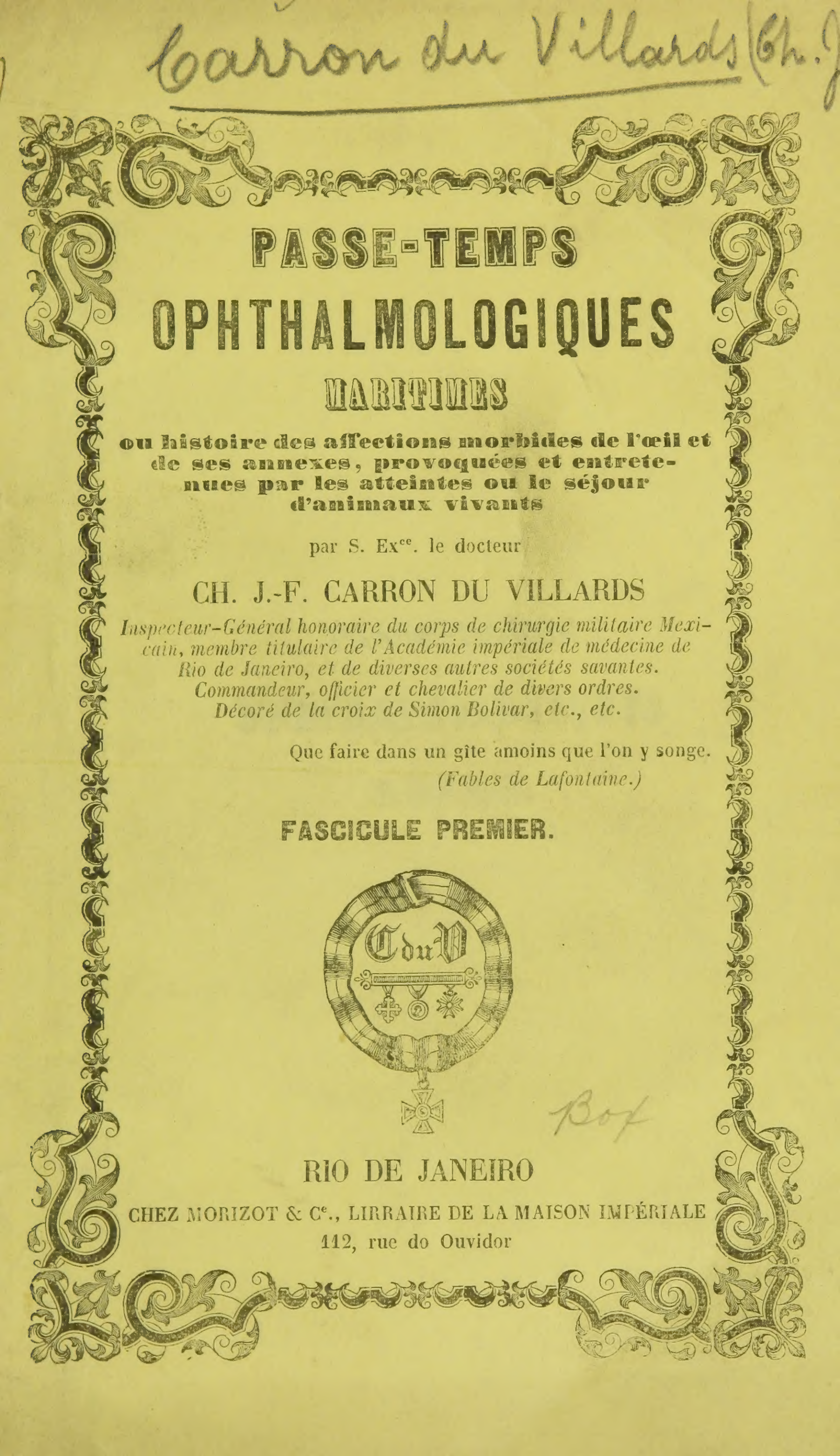


Carron du Villards (Ch. J

PASSE-TEMPS
OPHTHALMOLOGIQUES
MARITIMES

ou histoire des affections morbides de l'œil et de ses annexes, provoquées et entretenues par les atteintes ou le séjour d'animaux vivants

par S. Exce. le docteur

CH. J.-F. CARRON DU VILLARDS

Inspecteur-Général honoraire du corps de chirurgie militaire Mexicain, membre titulaire de l'Académie impériale de médecine de Rio de Janeiro, et de diverses autres sociétés savantes. Commandeur, officier et chevalier de divers ordres. Décoré de la croix de Simon Bolivar, etc., etc.

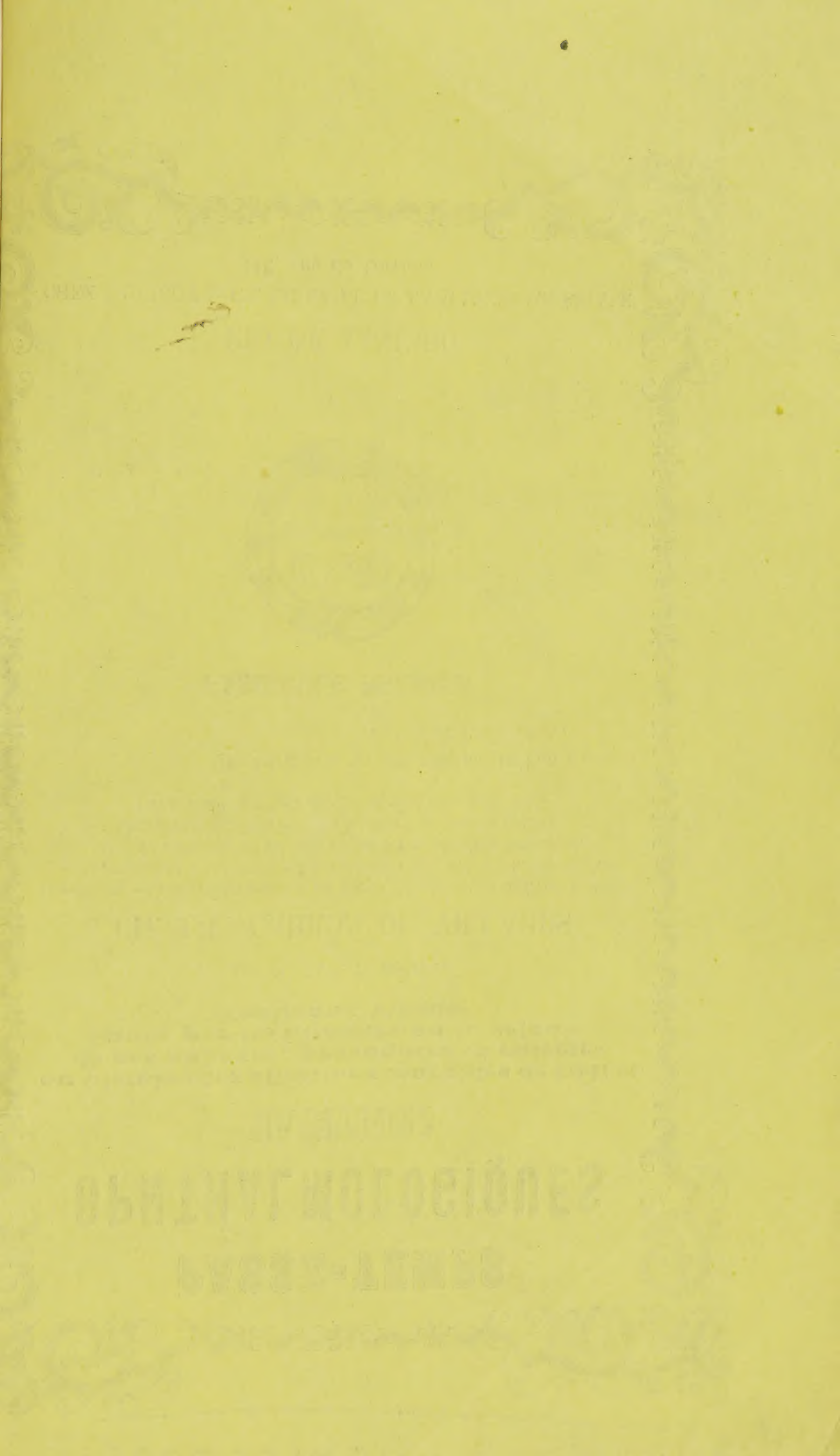
Que faire dans un gîte amoins que l'on y songe.
(Fables de Lafontaine.)

FASCICULE PREMIER.

Bof

RIO DE JANEIRO

CHEZ MORIZOT & Ce., LIBRAIRE DE LA MAISON IMPÉRIALE
112, rue do Ouvidor



PASSE-TEMPS

OPHTHALMOLOGIQUES

MARITIMES.

A Monsieur le professeur Velpeau,

Officier de la légion-d'honneur, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine de Paris, etc., etc., etc.

Monsieur le Professeur,

Je n'ai jamais oublié la part équitable que vous m'avez accordée dans le mouvement ophthalmologique de l'époque, soit dans vos écrits, soit dans votre enseignement.

Je désire donc vivement que ce petit livre, fruit de longues pérégrinations sur terre et sur mer, soit agréé par vous, avec la bienveillance qui vous distingue, comme un tribut d'affection venant d'un pays distant de deux mille lieues de l'Europe, espace bien faible, pour ceux qui vous

ont voué comme moi une gratitude et une vénération, que le temps et l'éloignement n'ont pas altérées : sentiments en vertu desquels je me proteste,

Monsieur le Professeur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et collègue

Cl. Ch. J. F. Carron du Villards.

Au pied du Corcovado le 28 février 1859.

AVANT-PROPOS.

Quelque bien agencé que soit le meilleur clyper américain, quelque confortable que puisse être le plus beau steambot anglais, ce sont toujours de mauvais gîte. Et comme l'a dit le bon Lafontaine : *que faire dans un gîte amoins que l'on y songe;* j'ai donc pensé que je ne pouvais pas toujours arpenter le tillac du navire, examiner les poissons volants fuyant devant les dorades, contempler le sillage du navire, les étoiles du firmament, ou aspirer les chaudes et odorantes brises des tropiques. Mieux valait prendre au sérieux le conseil du naif fabuliste et rassembler mes souvenirs et mes notes, pour traiter la question d'ophthalmo-pathologie animée suivante : *Faire l'histoire des affections morbides de l'œil et de ses annexes, provoquées et entretenues, par les atteintes ou le séjour d'animaux vivants.*

J'ai déjà publié quelques fragments de cette histoire dans les *Annales d'oculistique,* et le bon accueil qu'ils ont reçu du public médical et de la presse, m'a engagé à satisfaire le vœu de quelques amis *urbis et orbis,* qui n'ont point oublié le pion aventureux qui a enfin planté sa dernière tente au pied du Corcovado.

INTRODUCTION.

Sans admettre dans toute leur étendue les formules de pathologie animée, posées par M. F. V. Raspail, je dois cependant reconnaître avec le plus savant et le plus consciencieux des micrographes modernes, que les maladies occasionnées par des animaux vivants, sont bien plus fréquentes qu'on ne le croit en général. Depuis longtemps j'accumule les matériaux nécessaires à l'élucidation de cette question, en ce qui concerne l'œil et ses annexes. De nombreux voyages et un long séjour dans diverses contrées de l'Afrique et de l'Amérique,

surtout dans les régions intertropicales et équatoriales, m'ont permis de vérifier le plus grand nombre des faits que j'avance, et de donner à ce travail un développement dont, il y a quelques années, je ne l'eusse pas cru susceptible.

Il est de nature à être divisé en deux parties : la première comprendra la catégorie des affections oculaires produites par des êtres animés, qui, par leur contact, ou par le dépôt de substances délétères engendrées ou transportées par eux, occasionnent des désordres dans l'appareil oculaire ;

La seconde aura pour objet l'étude des animaux vivants qui blessent les tissus, y pénètrent, y déposent leur venin, leurs œufs, ou y abandonnent une partie quelconque de leur corps, capable de déterminer des accidents.

A la première de ces deux grandes divisions appartiennent les animaux suivants, rangés en sept classes et répartis comme suit :

1° Les diverses espèces de *Cantharides* et les autres *Méloés vésicants.*

2° La *Mouche ordinaire* et la *Mouche de la viande* transportant des substances délétères.

3° La *Mouche du Guao* et du *Mancenillier.*

4° Les *Crapauds.*

5° Les *Serpents.*

6° Les *Salamandres* des caves et les *Tritons.*

7° Les *Vinagrillos.*

Dans la seconde division, il faut comprendre les ani-

maux qui blessent, piquent, etc., etc., classés dans l'ordre suivant :

1° Le genre *Culex* (cousin) et ses nombreuses variétés.
2° Les *Æstres* divers.
3° Les *Ichneumons*.
4° Les *Abeilles* et *Guêpes*.
5° Les *Acares*, *Chiques*, *Niguas*, etc.
6° Les *Tiques*, *Garapates*, *Pinolillos*.
7° Les *Morpions* européens et africains.
8° Les *Gordiens*.
9° Les *Filaires*.
10° Les *Scorpions*.
11° Les *Arachnides*.
12° Les différentes espèces de *Fourmis*.
13° Les *Scarabées* nocturnes, *Blattes*, etc.
14° Les *Sangsues*.
15° Les *Scolopendres*.
16° Les *Chenilles* processionnaires et les *Médusaires*.

—

Première catégorie.

Cantharide ou *Meloé vesicatorius* de Linnée. *Lytta vesicatoria*, Fab[s]. *Cantharis vesicatoria*. Geoff. appartenant à l'ordre des coléoptères, famille des Trachélides.

Qui ne connait la cantharide, ce gracieux et élégant insecte, aux couleurs étalées sur son corselet et ses élytres, et sur laquelle le fantastique *Poculator Germain Hoffmann*, a écrit de si gracieuses choses. Mais c'est un petit bijou, qu'il faut se contenter de voir, et se garder

de toucher, car il communique aux doigts, une exsudation malfaisante qui produit sur l'odorat une sensation désagréable. C'est une odeur pénétrante qui se répand à distance et attaque en même temps les conjonctives et les paupières, accidents très fréquents chez les personnes qui se livrent à la récolte des cantharides et à leur dessiccation. Il faut bien peu de cantharidine aux doigts pour produire une inflammation : j'ai vu deux petites filles anglaises, avec les paupières érysipélateuses et complétemente fermées, pour s'être touché les yeux avec leurs doigts, qui avaient serré cette si charmante petite bête. J'ai signalé ailleurs * les accidents auxquels sont sujettes les personnes qui récoltent et préparent les cantharides, mais je n'aurais jamais cru qu'elles imprégnassent suffisamment l'atmosphère des forêts de Frèsne (Fraxinus Europeus) où elles pondent, pour déterminer des accidents. C'est cependant ce dont j'ai été témoin, et ce que j'ai expérimenté pour mon compte. Chassant au mois de mai 1841, dans les magnifiques forêts de Frèsne, qui séparent Fontoy (Moselle) des forges d'Hayange, il y avait une si grande quantité de cantharides sur les arbres et dans l'air, que nos chevaux furent pris d'éternuements continuels, symptômes que les chasseurs ne tardèrent pas à ressentir. Nos yeux étaient larmoyants, notre gorge brûlante, et nous croyions être dans une vaste officine pharmaceutique où l'on aurait pilé des cantharides : force nous fut de déguerpir, et le soir, plusieurs de nous avaient des conjonctivites vio-

* Carron du Villards. *Guide pratique pour l'étude et le traitement des maladies des yeux*. Tom. II, page 27. Paris 1338.

lentes; la mienne fut la moins intense, parce que je rentrai plus tôt à Fontoy, où je me couvris les yeux avec des compresses imbibées d'eau froide, fortement aiguisée avec de l'acétate d'ammoniaque.

Le lendemain, on me présenta une vingtaine de personnes, de tout âge et de tout sexe, atteintes de blépharo-conjonctivites, produites par la même cause. Une d'elles, bûcheron de profession, était déjà atteinte de pyorrhée abondante; elle avait été frappée à l'œil par une cantharide au vol, et je trouvai au grand angle de celui-ci, les deux antennes et une des pattes de devant de l'insecte, engagées dans le repli falciforme ou semi-lunaire de la conjonctive. Dans les cas d'ophthalmies traumatiques, il faut bien explorer la conjonctive, l'intérieur des paupières et la cornée; l'on verra dans le cours de ce mémoire, de quelle importance est ce précepte.

Les lotions froides avec l'ammoniaque, avec l'acétate d'ammoniaque, les applications d'eau sédative sont les meilleurs moyens de neutraliser les effets de la cantharidine et de calmer les douleurs.

La Cantharide à bande, la ponctuée de l'Amérique du Nord, la Mylabre de la chicorée, le Méloé de mai, la Cochenille à sept points, la Cochenille dentelée, le Proscarabée produisent aussi des vésications par leur contact. J'ai rencontré au Mexique un gros Méloé que je n'ai vu décrit nulle part, et qui lance avec bruit, quand on le touche, un liquide vésicant, assez actif pour déterminer chez un chien exposé à son action, une très vive ophthalmie. Jusqu'à nouvel ordre, je le nommerai *Méloé bombardier*. (*Méloe detonans*).

Cet insecte existe aussi à la Venezuela. M. Noël qui s'occupe de la recherche des insectes, m'en fit voir un qui venait d'injecter dans les yeux de sa femme son liquide irritant et qui occasionna une grande irritation.

Mouches ordinaires ou *communes*. La mouche ordinaire ou commune (*Musca domestica*, Linn.) est cette mouche que l'on trouve malheureusement sous toutes les latitudes, qui vous tourmente la nuit et vous obsède le jour, véritable harpie qui se précipite, surtout dans les pays chauds, sur vos aliments, et que l'on avalerait à chaque instant, si des esclaves attentifs ne les chassaient avec des fouets de papiers dont elles redoutent le bruit et les atteintes. Au moyen de leur trompe-suçoir, les mouches domestiques piquent désagréablement, mais cette piqûre est sans danger pourvu que la trompe ne soit pas imprégnée de substances délétères, ce qui arrive très-fréquemment. J'ai constaté d'une manière irrévocable l'inoculation de la pustule maligne, ainsi que celle de la clavelée des moutons, par des piqûres de mouches domestiques, ayant séjourné sur des matières infectées. On en peut juger par les faits suivants.

Premier fait. — Un garçon tanneur, de 26 ans, fort et bien portant, travaillant un cuir enlevé à un bœuf mort du charbon, se sentit piquer à la paupière supérieure par une mouche, qu'il tua sur place.

Vingt-quatre heures après, il fut pris d'une démangeaison brûlante dans la partie piquée ; puis surgit une vésicule noirâtre, accompagnée de gonflement de la paupière et de douleurs vives et lancinantes. C'est dans cet état qu'il fut reçu à l'hôpital de la Pitié, dans le ser-

vice de M. Lisfranc, salle St.-Antoine n° 7. Ce chirurgien reconnut immédiatement une pustule maligne à la première période, telle fut aussi mon opinion ; il cautérisa la tumeur et son pourtour avec un cautère actuel chauffé au rouge cerise, et arrêta ainsi la marche du mal. La brûlure recouverte d'un cataplasme émollient, ne tarda pas à passer à une suppuration de bonne nature.

Deuxième fait. — Je fus conduit en 1840, par M. Bourgeois, des environs de Melun, chez la fille d'un riche fermier des environs, qui avait été piquée par une mouche, quelques jours auparavant. Son père ayant fait saigner dans la cour de la ferme, des moutons atteints d'affection charbonneuse, il est probable qu'une mouche ayant sucé le sang et piqué ensuite la jeune fille, lui avait inoculé le charbon.

Déjà une partie de la paupière supérieure était sphacélée et en voie de séparation, et il ne restait pour la malade que la chance de subir une blépharoplastie.

Si je voulais multiplier les observations, je pourrais rappeler celle d'un marchand de chiffons, rue de l'Épée-de-Bois, à Paris, celle d'un prêtre de Pithiviers, d'un marchand de cuir frais d'Amsterdam et d'un batelier de Zaandam, qui furent atteints de pustule maligne aux paupières, à la suite de la piqûre de mouches transportant le venin de la pustule. Le docteur Flamant fils, médecin très distingué de Schelestadt, à qui je faisais voir un cas de pustule maligne inoculée de cette manière, me dit qu'il avait souvent observé des faits analogues dans le Val-de-Villé (Haut-Rhin), où l'épizootie carbonculeuse est très fréquente parmi les races ovines et bovines.

A Puerto-Rico, où je fais recopier ce mémoire, j'apprends que la pustule maligne est très fréquente, qu'elle

se développe souvent sur les sourcils et les paupières; comme on élève beaucoup de bestiaux dans l'île, ce fait est reconnu, et on nomme la maladie *llaguita* (petite plaie). Le gouvernement a fait publier une instruction à cet égard, où il est prouvé que son mode de transmission est le même.

La pustule maligne est une des maladies dont la marche est le plus promptement funeste; il est donc très important de ne pas faire d'erreur de diagnostic. Voici sa symptomatologie, que j'extrais d'une de mes autres publications. *

« Il se manifeste quelques heures après la piqûre,
« une démangeaison très vive dans l'endroit inoculé,
« sur lequel il ne tarde pas à apparaître, une ou plu-
« sieurs phlyctènes dont la rupture a promptement lieu,
« et qui est suivie immédiatement d'une douleur très
« vive. La tumeur commence à s'élever, le centre en
« devient noir, elle s'entoure d'un cercle inflamma-
« toire d'un rouge foncé, vineux, livide; le malade est
« pris de fièvre, de frissons, de maux de cœur et de dou-
« leurs de tête atroces; pour peu que la maladie gagne,
« le délire s'ensuit, les phénomènes d'absorption se
« manifestent et le malade ne tarde pas à succomber. »

On ne peut donc avec un peu d'attention méconnaître la pustule, et il est facile de s'opposer à son développement; bien plus on la fait avorter sur place, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire et surtout prudent de recourir à l'inoculation comme moyen de diagnostic, comme on vient de le proposer dernièrement.

* Carron du Villards, ouvrage cité, etc., t. I, p. 279.

Mon respectable père, praticien de premier ordre, avait soigné un grand nombre de pustules malignes, et l'expérience lui avait enseigné que la potasse caustique appliquée sur le centre de la tumeur, arrêtait le mal comme par enchantement : c'était en effet une méthode abortive dans toute l'étendue de l'acception. Il consigna le résultat de son expérience dans le *Journal général de la société de médecine de Paris*, tome LXIX, p. 289 *. Aussi n'ai-je pas été peu étonné de voir un médecin d'Etampes, se donner comme l'auteur de ce procédé.

Procédé qui du reste réclame dans son emploi une grande prudence et un excès de précautions. J'ai pratiqué une blepharoplastie et une opération de symblepharon chez une dame qui fut mutilée ainsi, par un des principaux chirurgiens de Paris.

Aujourd'hui, grâce à la poudre de Vienne, on peut pratiquer cette application avec la plus grande facilité.

Lorsque la pustule est entourée d'un grand cercle inflammatoire, il vaut mieux recourir au cautère actuel, chauffé au rouge cérise, comme le faisait M. Lisfranc ** avec les modifications qu'il a fait subir à ce mode d'application.

Mais, je le répète, je ne saurais trop recommander l'usage de la cautérisation au début, avec la poudre de Vienne.

Mouche de la viande, musca vomitoria. Linn., ainsi

* Un des malades traités par mon père et dont le mémoire renferme l'histoire, était M. John Maunoir, frère de mon illustre maitre et ami, J. P. Maunoir célèbre chirurgien de Genève.

** Guide pratique cité. Tom. I, p. 272.

nommée par le célèbre naturaliste, parce que, quand elle est avalée par les hommes et surtout par les chiens, elle s'attache à la luette, aux amygdales, au voile du palais, et produit des efforts de vomissements au moyen desquels elle est rejetée à l'instant. Cette mouche bien connue, dépose non-seulement ses œufs dans les viandes mortes, mais encore sur les chairs vivantes, les ulcères de mauvaise nature, entre les paupières des hommes endormis. L'histoire de ce pauvre chanteur des rues dévoré par les larves de mouches de la viande, qui infectaient surtout les paupières, n'est pas unique, car Lejeune, chirurgien du duc de Guise *, écrivait à Jacques Guilleaumeau, qu'il avait vu à Joinville extraire des vers de l'œil, par une femme qui lui raconta que cela se voyait souvent dans ce pays, *et n'eusse été, dit Lejeune, que je les ay veu marcher, je n'eusse peu me persuader, se pouvoir engendrer telle vermine au blanc de l'œil.* Le même Lejeune vérifia plus tard la fréquence de ces vers dans cette partie de la Bourgogne. Jean Verbrugge, chirurgien de Middelbourg, Hollande, ** rapporte des faits de cette nature qu'il avait observés. Galtzan *** raconte avoir vu un jeune homme dont toute la graisse de l'œil était dévorée par des larves de mouches. Enfin, on lit, dans les *Éphémérides des curieux de la nature*, année IIme, observation 24me, que l'on vit sortir d'entre les paupières d'un homme,

* Jacques Guilleaumeau. *Traité des maladies des yeux.*

** Jean Verbrugge, traduction hollandaise de Jacques Guilleaumeau. Middelbourg, in-8°, 1673.

*** Galtzan. *Dissertatio de verminibus.* Strasbourg, 1721.

une grande quantité de larves sans que l'on y observât ni plaie ni ulcération.

Les savants traducteurs et commentateurs de Mackensie peuvent donc accepter sans controle le cas rapporté par M. Cloquet.

Pour mon compte j'ai vu souvent des cas analogues, chez des mendiants aveugles, chez des nègres privés de la vue et atteints d'ophthalmies purulentes chroniques.

Quelque fois la larve après avoir détruit une partie des tissus, se creuse une niche, où elle continue son travail de destruction : il faut alors aller à sa recherche et l'extraire, comme dans le cas suivant, qui a été emprunté aux *Annales d'oculistique*, par un grand nombre de journaux scientifiques et politiques.

Le meilleur moyen de débarrasser les yeux et les paupières de cette sale engeance, consiste à injecter entre les paupières et dans les trajets fistuleux, si les larves en ont formé, une legère infusion de nicotiane, aiguisée avec quelques gouttes de solution alcoolique de deuto-chlorure de mercure.

Extraction d'une larve profondément située dans le grand angle de l'œil, entre la caroncule lacrymale et la réunion des canaux lacrymaux supérieur et inférieur, recueillie par le docteur Pierre Tettamanzi.

Francisca Zembrana, de Juana Diaz (île de Puerto Rico), âgée de 20 ans, était, depuis quelques semaines, atteinte d'une ophthalmie palpébrale, ayant son siége principal au grand angle de l'œil droit, accompagnée d'écoulement purulent fétide et de démangeaisons insupportables.

Fatiguée de montrer son œil à différents médecins du pays, elle se rendit à Ponce pour consulter M. Carron du Villards, qui, à la première inspection, déclara qu'il s'agissait d'une larve de la mouche de la viande et qu'il en distinguait les crochets mandibulaires, au rebord d'un trajet comme fistuleux. J'avoue que pour mon compte je ne voyais rien ; mais M. Carron du Villards m'ayant indiqué deux points noirs, je les reconnus en effet. Il introduisit une pince à pupille artificielle dans l'ouverture et chargea immédiatement par la tête la larve, qui fut extraite avec quelques efforts, car elle était de beaucoup plus grosse que l'ouverture de la fosse où elle était nichée.

L'animal fut extrait vivant : c'était une larve apode ayant neuf lignes anglaises de longueur, pourvue de treize anneaux recouverts de poils et d'une appendice respiratoire caudal à trois branches ; sa tête était armée de deux crochets mandibulaires très forts et noirs.

Avec l'extraction du parasite rongeur, disparurent tous les symptômes d'ophthalmie, ainsi que l'écoulement et le prurit.

Il est probable que, pendant le sommeil, la mouche à viande avait pondu ses œufs au grand angle, et qu'un de ceux-ci ayant éclos, la larve avait creusé sa niche pour y attendre sa période d'évolution.

Mouche du Guajo, *Musca versicolor nobis*. Sur le *Guao* (*Euphorbia ferox*) plante vénéneuse de l'île de Cuba, que quelques personnes considèrent comme une Euphorbe, et que M. Dezcourtilz prétend être la *Comocladia dentata* de Linn., habite et vit une mouche chan-

geant de couleur comme un caméléon, raison pour laquelle je lui ai donné le nom de *versicolor*.

Je ne suis pas assez versé dans la botanique, pour savoir qui a raison, sur la véritable classification du Guao, mais je sais fort bien qu'il suffit de se placer sous le vent de cette plante vénéneuse, ou de la heurter, pour être couvert d'un pollen invisible, qui provoque presque à l'instant une éruption vésiculeuse analogue à un pemphygus.

Il est reconnu à Cuba, que lorsque la mouche qui vit ordinairement sur les fleurs du guao se pose sur les paupières des personnes endormies, elle y occasionne immédiatement une inflammation très vive, ressemblant à un érésipèle phlycténoïde. Les gens de ce pays se guérissent en appliquant sur les paupières enflammées de l'huile d'amande battue avec du suc de morelle. *Solanum nigrum.* (*Yerba mora.*)

Dans les pays chauds j'emploie le miel d'abeilles comme excipient, destiné à remplacer la graisse des pommades. A la Havane je fus très étonné de voir que ce véhicule produisait de vives douleurs : un médecin du pays, m'apprit que les abeilles butinaient leur miel sur les Guao en fleurs, et que ce miel participait des principes irritants de cette plante, qu'il brûlait la gorge et purgeait à la façon des drastiques, ce que j'ai pu vérifier immédiatement, et dès lors je n'ai plus employé ce miel.

La même chose se passe dans l'Inde, les abeilles qui butinent sur les fleurs d'une liane vénéneuse de la famille des strychninées, produisent un miel qui

donne des coliques et des crampes. (Extrait de ma correspondance avec le père Maistre, missionnaire.)

Ainsi que le rapporte M. Raspail, Pline et Xénophon font connaître que les abeilles qui réunissent leur miel sur *l'Azalea pontica* donnent un miel qui enivre et et donne des coliques *.

Les dix mille dans leur retraite et les cohortes eurent particulièrement à souffrir de l'usage de cette substance.

Mouche du mancenillier, *Musca Hypomanea nobis*. C'est une petite mouche noir-azuré, alerte, turbulente, qui vit sur le mancenillier. Les personnes qui récoltèrent pour moi le suc laiteux de cette plante toxique, furent très tourmentées par ce petit animal obstiné, et je crois que les ophthalmies purulentes dont elles furent atteintes, dépendaient tout autant de ses piqûres, que de l'évaporation du suc vénéneux

Des expériences ultérieures faites avec le suc laiteux de cette plante ne laissent aucun doute à ce sujet.

Crapauds. (*Rara Bufo*). Il est bien rare qu'il n'y ait pas quelque chose de vrai dans les traditions populaires, touchant l'action délétère de certains animaux. Dans tous les pays, le crapaud est considéré come très malfaisant, et l'expérience a confirmé cette croyance populaire. Non-seulement l'humeur baveuse qu'exsude leur peau dégoutante est toxique, mais ils lancent avec force par l'anus un liquide sécrété par deux fortes glandes placées sur les côtés de leur organes génitaux et qui viennent s'ouvrir au rebord du sphincter, à la façon

* *Histoire de la santé et de la maladie, etc.*, t. II, p. 256.

des glandes typiques de l'anus des chiens. J'ai vérifié plusieurs fois ces glandes et je les ai injectées avec du mercure, lorsque je m'occupais d'anatomie comparée avec mon savant maître, le professeur Rolando de Turin. Un peu du liquide sécrété, bien que l'animal fût mort, placé sur les paupières d'un petit chat, y causa une vive inflammation.

Ces recherches furent provoquées par le fait suivant : les enfants ont coutume en Piémont, quand ils vont se baigner, d'introduire dans l'anus des grenouilles, un fêtu de paille au moyen duquel ils les insufflent à tel point, que ces pauvres animaux ne peuvent plus plonger dans l'eau, leur force musculaire n'étant pas suffisante pour vaincre la résistance qu'offre la quantité d'air qui a pénétré dans tout leur corps.

C'est en se livrant à ce cruel divertissement sur un crapaud, pris pour une grenouille, que le fils de ma portière demeurant à Turin, rue Madone des Anges, et dont j'ai parlé ailleurs, reçut dans la figure l'injection ou mieux la déjection virulente du vénimeux batracien. Aussitôt il poussa des cris affreux, en disant que la grosse grenouille lui avait pissé dans les yeux. Ses camarades eurent beau lui laver les yeux avec de l'eau froide, il fut reconduit chez lui presque aveugle, en proie à une démangeaison brûlante accompagnée de conjonctivite et de chémosis. Les applications d'eau froide, aiguisée avec de l'acétate d'ammoniaque, et quelques scarifications le soulagèrent immédiatement, mais la conjonctivite persista plusieurs jours.

Les jardiniers des environs de Paris, qui se livrent à

la culture du fraisier, non-seulement se gardent bien de tuer les crapauds, mais encore en vont chercher dans les marais et les fossés humides, pour les placer au milieu de leurs plates bandes, car cet animal vorace et glouton mange les chenilles et limaçons qui infectent les plantes de fraisier ; et comme ses facultées de digérer sont en harmonie complète avec la quantité d'insectes qu'il engloutit, il rend de très grands services.

Or, il arriva un jour, que dans l'intention de porter dans son maraichier un crapaud énorme, un cultivateur de fraisiers, nommé Jacot, saisit l'animal par la patte de derrière, et reçut immédiatement dans les yeux un liquide sorti de l'anus, dont l'action fut comparée par lui à celle de l'huile bouillante, tant étaient grandes l'ardeur et la cuisson qu'il ressentit. Les paupières se tuméfièrent, et sans le secours d'un ami il lui eût été impossible de regagner son logis. Le lendemain il vint me consulter et je constatai une ophthalmie purulente phlycténoïde, très intense. Une saignée du pied, des bains locaux acidulés, des scarifications et quelques purgatifs arrètèrent le mal.

Cet homme m'apprit qu'à Ermenonville où il habitait, on avait constaté divers accidents de cette nature, dans une période de quelques années.

M. Raspail * a reconnu que le liquide lancé par les crapauds allait jusqu'à 80 centimètres de distance : il serait convenable de faire quelques expériences sur sa nature : je me promets de le faire à la première occasion.

* Raspail, ouvrage cité t. I. p. 309.

M. Vulpian * a prouvé par des expériences très consciencieuses, l'activité du venin des crapauds, qui détermine promptement la mort, chez les animaux à sang sang froid et à sang chaud.

Pendant mon séjour à Maracaïbo, je me suis procuré des flèches empoisonnées des Indiens insoumis de la Presqu'île de Sinamaïca, qui employent à cet effet le venin d'un crapaud très venimeux; la blessure occasionnée par ces flèches, entraîne toujours la mort, dont les symptômes sont toujours différents de celle produite par le curare.

Serpents. Les anciens professaient l'opinion que non seulement les serpents inoculaient leur venin par leurs morsures, mais encore qu'ils le projetaient à distance. Cette propriété, longtemps révoquée en doute par les naturalistes modernes, est aujourd'hui une vérité reconnue et appuyée par des hommes consciencieux. Le docteur Segond, médecin en chef des hôpitaux de la marine, savant modeste et consciencieux, m'a rapporté qu'à Cayenne, en voulant ouvrir de force avec deux pinces la mâchoire d'un serpent noir, qu'un nègre maintenait par le col avec une autre pince, le reptile lui lança à la face, un liquide ou écume, dont une goutte pénétra dans l'œil et lui occasionna une brûlure violente, qu'il comparait à celle d'un fragment de potasse caustique, introduit entre les paupières, et qui détermina une inflammation violente, mais de courte durée.

Un autre officier de marine, le lieutenant de vaisseau

* Mémoire de la Société de Biologie 1854, page 133 et 18255 page : 0.

Joannis, fut victime du même accident. Laissons-le raconter lui-même :

« Je relevais de la dyssenterie et reposais à une heure
« après midi ; je vis entrer dans ma chambre le capi-
« taine Verninhac, suivi d'un ou deux officiers, mes
« camarades ; il tenait avec des pincettes un serpent
« qu'il venait de prendre sur le lit de notre commis
« d'administration, M. Silvestre. Voyez, me dit-il, le
« joli serpent ; comme ces deux colliers noirs contras-
« tent bien avec le vert tendre de sa peau : je vous l'ap-
« porte, me dit-il, pour que vous le mettiez dans votre
« bocal aux reptiles. Puis, il me l'approcha de manière
« à ce que je pusse bien le distinguer. Je le regardai
« fort attentivement et reconnus en lui un jeune de la
« *grande vipère Hajé*, l'antique *serpent Royal* des
« Égyptiens, au sujet duquel notre institut d'Égypte
« fit des expériences constatant l'énorme puissance de
« son venin. Le serpent, saisi par le milieu du corps,
« me regardait aussi : il était à deux pieds de moi ; tout
« à coup sa gueule s'ouvrit, et je sentis une pluie fine
« m'entrer dans les yeux : je les fermai aussitôt et une
« horrible cuisson s'y manifesta instantanément : c'était
« évidemment du venin, qu'il venait de me lancer dans
« les yeux ; il y avait de quoi devenir fou, tant l'espèce
« de fourmillement que j'éprouvais était violent et
« irritant.

« Je ne perdis pas la tête cependant et dis à M.
« Verninhac : Ne le jetez pas, mettez-le dans mon bo-
« cal. Ma douleur était insupportable, je ne pouvais
« ouvrir les yeux ; en cet instant, M. Card parut avec sa

« petite bouteille :* on hésita sur l'emploi du collyre « dans ce cas, mais comme le grand aphorisme de M. « Card était, que si cela ne fait pas de bien, cela ne « peut faire de mal, il m'introduisit, entre les paupiè- « res, quelques gouttes de son remède. Je ne saurais « définir le mal affreux que je ressentis ; je me tordais « sur mon lit comme un damné ; enfin, au bout d'un « moment, cette souffrance s'apaisa et je commençai à « larmoyer abondamment. Une matière semblable à du « blanc d'œuf coagulé coula de mes yeux : c'était la « matière vénéneuse réduite à l'état concret par la vertu « de l'eau merveilleuse. Peu de temps après, je fus « considérablement soulagé : on m'appliqua une se- « conde fois le fameux collyre, je m'endormis, et une « demi-heure après, j'avais les yeux presque à l'état « normal.** »

Pendant mon séjour au Mexique, où j'ai fait une belle collection de reptiles venimeux, j'ai interrogé les Indiens sur leur opinion touchant la projection du venin à distance, et ils ont été unanimes sur la vérité de ce fait, qu'il m'a été permis de vérifier une fois. Je tenais avec une pince faite exprès, et qui ressemble à celle de Lüer,

* Il est bon que l'on sache que, pendant la campagne du *Luxor*, M. Card guérit presque toutes les ophthalmies à leur début, en instillant son collyre. Ce fait certifié par tous les officiers de l'expédition, engagea M. Card à demander au roi Louis-Philippe un privilége pour la vente de son remède.

Ayant eu en ma possession un flacon de cette eau, grâce à la bonté de M. Keraudren, inspecteur du service de santé de la marine, je reconnus que ce n'était qu'une solution concentrée d'alun dans du vinaigre framboisé. Il n'y eut pas de privilége.

** *Campagne pittoresque du Luxor*, par Léon Joannis. Paris 1853, page 176.

pour réduire les phalanges, un énorme serpent à sonnettes; son corps était roulé autour de mon bras, qu'il enlaçait avec rage, ouvrant démesurément la bouche et dardant sa langue. La contraction de ses muscles temporo-maxillaires supérieurs était telle, que l'os maxillaire se redressait comme l'écoutille d'un navire, et montrait deux crochets pointus et tubulés, d'où je vis à plusieurs reprises, jaillir une injection ressemblant au jet que donne le syphon le plus délié d'une seringue d'Anel; quelques gouttes de ce liquide, recueilli avec un pinceau de martre et introduit entre les paupières d'un lapin et d'un chien, y produisirent une violente ophthalmie, si prompte que les animaux furent presque à l'instant privés de la vue, si douloureuse qu'ils poussaient des cris et se roulaient par terre.* L'emploi du Guaco ne les calma point.

Je m'inscris ici en faux contre tout ce qui a été écrit sur la vertu du Guaco, comme préservatif ou curatif de la morsure des serpents venimeux, ainsi que j'ai eu l'honneur de le démontrer dans un mémoire présenté à l'Académie Royale des Sciences de Turin.

Les faits suivants récemment recueillis, démontrent clairement l'influence du venin des serpents sur les yeux.

Histoire d'un éborgnement et d'une cécité produits par la morsure de serpents venimeux. Faits recueillis par le Dr. Pierre Tettamanzi.

« La république du Venezuela, de même que les Guya-

* En plongeant dans une léthargie profonde tous les serpents venimeux, au moyen du chloroforme, on peut facilement vérifier le fait que j'affirme. En pressant sur les vésicules maxillo-crotaphyto-dentaires, on voit jaillir avec force le venin, qui ressemble au liquide gélatineux que

nes française, anglaise et hollandaise, est la terre classique des animaux venimeux. En le visitant S. Ex.[ce] le docteur Carron du Villards était persuadée d'avance qu'elle trouverait de nouveaux faits à ajouter à son mémoire inséré dans les *Annales d'oculistique*, tome XXXIII, page 241.

« Les prévisions se sont réalisées, car je viens de recueillir dans sa clinique deux faits de cécité produite par la morsure de deux serpents venimeux : la vipère tigrée (*vipera punctata*, de Mendoza) et le Mapanare (*Tayas Equis*) du même Mendoza, espèce qui n'est pas, suivant son auteur, suffisamment déterminée, mais qui, en attendant, n'en reste pas moins un des serpents les plus venimeux qu'il y ait au monde.*

« Le venin de ces deux serpents occasionne presque toujours la mort, et, aux symptômes généraux produits par la morsure des autres serpents venimeux des diverses espèces, il faut en ajouter un qui est propre à ces deux espèces ; c'est une hémorrhagie violente par les narines, la bouche, les oreilles et les yeux. Symptôme bien observé dans le Venezuela, et que le même Mendoza a constaté dans la Nouvelle-Grenade. ** »

FAIT PREMIER.

Morsure à l'oreille par la vipère tigrée : accidents généraux graves, hémorrhagie violente par le nez et les yeux, rhexis hémorrhagique de l'œil gauche.

« La femme qui fait le sujet de cette observation se

l'on retire de quelques hydrocèles. Je me réserve de publier plus tard mes expériences et mes observations sur le venin des crotales.

* Mendoza, *Memoria sobre las serpientes, Semanario de la Nueva-Granada*, page 87, 1849.

** Mendoza, mémoire cité, page 91.

nommé Juana Tupana, âgée de 28 ans, cuisinière demeurant à Caracas. Elle se présente aux consultations gratuites de M. le docteur Carron du Villards, où elle est inscrite sous le numéro 37,167. Elle raconte que s'étant baissée pour ramasser un morceau de bois, elle fut mordue à l'oreille gauche par une vipère tigrée, qu'elle arracha avec la main et qu'elle reconnut être un serpent encore jeune, attendu son peu de longueur et de grosseur.

« En moins de dix minutes, elle ressentit les effets de l'intoxication serpentine, car n'ayant qu'un quart d'heure de marche à faire pour revenir chez elle, elle se sentit défaillir plusieurs fois. Arrivée chez elle, elle s'évanouit plusieurs fois; elle urinait involontairement et vomit avec de grandes angoisses des matières vertes et amères; enfin, la tête enfla prodigieusement et elle perdit une grande quantité de sang par le nez et les yeux. Sous l'influence de cette hémorrhagie, l'œil gauche acquit un gonflement prodigieux accompagné de douleurs horribles. L'œil éclata avec bruit, *cum strepitu et fragore*, ainsi que le disait Prosper Alpin pour l'ophthalmie égyptienne : à l'éclatement succéda une suppuration abondante qui entraîna avec elle la coque oculaire, les muscles de l'œil et le coussinet graisseux; de telle sorte qu'aujourd'hui l'orbite est complètement vide et tapissée par les paupières qui ont pris adhérence au fond, près du trou déchiré. Cette cavité peut recevoir une petite bille de billard. C'est un spectacle aussi curieux que triste, que cette anfractuosité semblable à celle d'une tête privée de ses téguments, au milieu d'une tête vivante, dont l'autre œil se meut. »

FAIT DEUXIÈME.

*Monsieur de cinquante ans mordu par un Mapanare: * hémorrhagie violente par le nez et les oreilles; cécité.*

« Don Manuel ***, demeurant au Valle, près de Caracas, cultivateur aisé, âgé de cinquante ans, passant dans un champ de maïs, fut mordu au pied, au travers de son soulier, par un Mapanare ayant près de cinq pieds et qu'il tua d'un coup de bâton. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était mordu qu'il ressentit une douleur excessive dans la partie mordue, accompagnée d'un gonflement tel que son soulier lui faisait l'effet d'un étau et qu'il fut obligé de le couper avec son couteau pour pouvoir le sortir. Sans un passant qui le chargea sur son âne, il n'aurait pu se rendre chez lui, étant en proie à des défaillances continuelles, à des vomissements, à des vertiges accompagnés de douleurs excessives dans les globes des yeux. En moins de deux heures ces organes se tuméfièrent, firent saillie avec énorme chémosis et se rompirent en donnant lieu à une hémorrhagie très abondante qui se manifesta en même temps par le nez et les gencives. »

Dans presque toute l'Amérique Centrale et dans celle du Sud, on ne recourt point aux médecins, dont les naturels déclinent la compétence, pour la guérison des morsures des serpents venimeux. On appelle des guérisseurs connus sous le nom de *curiosos* ou *curanderos:* en attendant leur arrivée, l'on récite dévotement,

« * M. Carron du Villards pense que le serpent nommé Mapanare à Venezuela et appelé par Mendoza *Taya equis*, est le même serpent que l'on nomme au Brésil *Jararac*. (Voyez Sigaud, *Du climat du Brésil*.) »

avec la foi du charbonnier, l'oraison de saint Paul, qui a le pouvoir de guérir les morsures des animaux venimeux! Malgré elle, et malgré les guérisseurs, le malade meurt presque toujours, surtout si la morsure a été faite par un serpent adulte. Il ne manque pas de remèdes dits spécifiques, tels que le Guaco (*Mikania Guaco*), l'herbe de Matto.

« Dans un mémoire présenté à l'Académie Royale des Sciences, de Turin, M. Carron du Villards a prouvé par des expérimentations suivies et répétées ensuite par un jeune pharmacien français d'Orizaba (Mexique), que le Guaco ne possédait aucune vertu préservatrice ni curative de la morsure des serpents venimeux. Les expériences qu'il va faire sur l'herbe de Matto feront aussi, probablement, justice du préjugé merveilleux dont on entoure cette nouvelle panacée. »

Salamandres de maison. La *salamandra muraria* ou *muralis*, en espagnol *salamanquesa*, est un des reptiles qui effraient le plus les Mexicains, qui lui attribuent des facultés toxiques égales à celles des animaux les plus venimeux. Sceptique par caractère et par expérience, j'ai peu de tendance pour les croyances populaires. Je tenais un jour dans la main cet inoffensif petit lézard, car c'est bien plutôt un saurien de cette espèce qu'une salamandre, quand un Mexicain me cria d'un air tout terrifié, de jeter cet animal qui me faisait courir de grands dangers : je ne tins point compte de l'avis et continuai à jouer avec le petit reptile, jusqu'au moment où, faisant un saut, il s'échappa de mes mains.

Deux heures après, j'avais les doigts couverts de pe-

tites bulles remplies de sérosité et m'occasionnant une démangeaison vraiment insoutenable. Heureusement que je ne me touchai point les yeux. Il me revint alors à la mémoire que M. Mangilli, professeur de zoologie à l'université de Pavie, ayant disséqué des salamandres aquatiques, *salamandra cristata*, Linn., se frotta les yeux et fut pris d'une violente ophthalmie. Il pouvait donc se faire que la salamanquèse laissât après elle une exsudation âcre, comme quelques salamandres aquatiques. Mon premier soin fut de consulter quelques médecins du pays, quelques vieux Indiens et un M. Zaldivar, qui s'occupe d'histoire naturelle, tous m'assurèrent que les salamanquesas exsudaient une bave vésicante : quelques jours après, l'on me montra un enfant de cinq ou six mois, qui avait les paupières couvertes de petites vésicules, que son père m'affirma être le résultat du passage d'une salamanquèse, qu'il avait prise sur sur le fait.

Les expériences de M. Vulpian* déjà cité, ne laissent plus aucun doute sur les qualités toxiques du liquide lactescent que sécrète la peau des salamandres terrestres (*Salamandra terrestris*, Linn.,) et sur celles de la même sécrétion qui s'échappe de celle des salamandres aquatiques, plus connues sous le nom de Triton (*Salamandra terrestris*, Latreille) : les animaux à sang chaud et sang froid, auxquels l'on inocule ce liquide, meurent très rapidement dans les convulsions.

M. Vulpian lui-même en faisant des expériences sur

* Mémoire de la Société de Biologie. Tom. III. p. 125. Paris 1855.

ce venin, en reçut dans l'œil quelques gouttes, qui lui occasionnèrent des douleurs atroces, dont il ne put arrêter le cours qu'en plaçant son œil sous un robinet d'eau, dont il reçut le jet pendant vingt minutes. *

Mais il y a loin de là aux horribles maux qu'elle peut occasionner, selon la croyance populaire, croyance partagée par quelques anciens écrivains. Le père Lacuna, médecin de Sa Sainteté le pape Jules III, le plus naïf des traducteurs et commentateurs de Dioscoride, raconte que la salamanquèse, nommée « en grec séps, en latin « seps, est ainsi appelée parce qu'elle corrompt tout « ce qu'elle touche,** soit avec les dents, soit avec sa « bave. »

Au Mexique, dans la vieille Castille, une salamanquèse se promenant sur un mur, met en fuite tous ceux qui sont dans l'appartement ; le docteur Tettamanzi, mon aide, a lui même été témoin de semblables déroutes.

Vinagrillos. On nomme ainsi au Mexique un insecte appartenant aux *scorpionides*, dont il ne diffère que par la capacité de son abdomen et l'absence de queue à segments, qui est remplacée par un dard long, pointu et tubulé, taillé en bec de plume et donnant passage à un liquide caustique, transparent, acide et exhalant une forte odeur d'acide acétique. De là lui vient son nom mexicain, ce qui m'a engagé à le nommer, jusqu'à ce que les entomologistes plus haut placés que moi

* Mémoire cité, page 131.

** Traduction espagnole de Dioscoride, dédiée à l'impératrice du Ciel, la Vierge des infortunés (*desamparados*), Imprimée à Valencia, 1695, page 156.

dans les sciences naturelles le classifient autrement, à le nommer, dis-je, *scorpio aceticus*. Il habite les maisons, où, à l'exemple des scorpions ordinaires, il détruit un grand nombre de blattes. Quand les insectes se cachent dans des trous ou fentes, au moyen de son aiguillon, il leur injecte son acide qui les fait sortir de leur retraite, pour tomber dans ses pinces d'où ils n'échappent plus.

Si vous écrasez avec les pieds, par mégarde, un vinagrillo, vous êtes immédiatement enveloppé d'une atmosphère acétique qui irrite la gorge, le nez et surtout les yeux. L'action irritante du liquide épanché est aussi active que celle de l'ammoniaque. Mais ce malaise n'est que passager. Il n'en est pas de même quand cet acide entre dans les yeux ; il produit une véritable cautérisation, accompagnée de douleurs excessivement cruelles. Cela arrive quelquefois aux enfants qui pressent le ventre de l'animal pour lui faire rendre son vinaigre. Plusieurs habitants de la Terre chaude et les Indiens m'ont confirmé ce fait.

J'ai seulement pu expérimenter l'action de ce liquide sur les chiens, chez lesquels il détermine à l'instant une douleur violente, se manifestant par des cris, le larmoiement des yeux et les efforts que fait l'animal pour les débarrasser du corps étranger qui y a été introduit.

Certes, si j'eusse habité le Mexique plus longtemps et tenu des vinagrillos à ma disposition, comme j'ai eu des crotales, j'aurais pu multiplier sur les premiers es essais et épreuves que j'ai faits sur les derniers. Je

lègue ce soin à ceux qui tendent après moi à la recherche de la vérité.

Deuxième catégorie.

La seconde catégorie des animaux nuisibles à l'œil et à ses annexes, n'est pas moins nombreuse que la première; elle comprend, comme je l'ai dit plus haut, les êtres animés qui piquant l'œil, y déposent leur venin, leurs œufs ou quelque partie de leur corps qui deviennent des foyers d'accidents divers.

Commençons par les plus nombreux et les plus répandus sur la surface du globe, le genre *Culex*, comprenant les cousins et leurs diverses variétés.

Culex pipiens. C'est celui qui est le plus commun. Il se rencontre malheureusement dans les régions et les atitudes les plus opposées, car Regnard, dans son voyage en Laponie,* raconte que ce pays en est infesté, et que les Lapons, pour se débarrasser de cette peste et en préserver leurs troupeaux, sont obligés de se tenir dans une atmosphère imprégnée de fumée, au grand détriment de leurs yeux.

Je doute cependant que l'on puisse comparer non cette peste, mais ce fléau de Laponie, à celui que l'on rencontre sur les rives du Sénégal, de la Gambie, du Mozambique, de l'Amazone, du Parana, de la Magdeleine et surtout du Missisipi. Malheur à l'Européen du nord

* Regnard. *Voyage en Laponie*. Edition d'Amsterdam, année 1771, page 57.

surtout, qui est forcé de vivre sur ces rivages funestes ; malheur surtout à ceux à cheveux blonds, à peau fine et délicate, sillonnée par des veines bleues, que les Indiens nomment sang bleu (*sangre azul*), car ils sont condamnés à être torturés jour et nuit, sans paix ni trêve, par des nuées de cousins, mosquites, maringouins et autres parasites suceurs, qui, non contents de pomper leur sang, couvrent leur corps d'une éruption ombiliquée, élevée, occasionnant un prurit insupportable, analogue à celui de l'urticaire, et déterminant souvent comme celle-ci une fièvre ardente.

M. Raspail * dit que ces animaux sont pourvus d'un appareil suceur dont il donne une description exacte, comme toutes celles qui viennent de lui ; mais il pense que la forme et la construction de cet appareil suffisent seuls pour expliquer la phlyctène ombiliquée et le cercle inflammatoire qui l'entoure.

Par un examen microscopique attentif, je me suis convaincu que les cousins instillent un liquide excessivement irritant, analogue à celui des abeilles et des guêpes. Les piquants de l'ortie arborescente, *Lamium arboreum*, qui croît en quantité au Mexique et que l'on y nomme aussi *Mala mujer*, contiennent aussi un liquide qui, inoculé avec la pointe d'une aiguille de Saunders, produit une démangeaison brûlante, aussi vive que si le liquide eût été accompagné des aiguilles piquantes de l'ortie.

Les espèces de cousins les plus connues et les plus

* Raspail. Ouvrage cité, page 201.

nuisibles après les culex pipiens, sont le *Culex reptans* de Linnée ou *Moustique de Suède* qui diffère beaucoup de celui d'Amérique, le *Culex mosquitos* de Poey, le *Corassi culex giganteus* très commun sur les côtes de la Havane, le *Cousin échassier*, *Culex longipes nobis*, qui m'a dévoré sur les bords de la Gambie, le *Jéjin*, *Culex luteus* que l'on devrait nommer microscopicus, car il est à peine visible et sa piqûre est la plus douleureuse de toutes : on le rencontre par milliards à la Havana, Verá-Cruz, Alvarado, Tetuantepec et San Blaz ; le *Culex rodeador* ou *Ecchymosicus nobis*, car il décrit des spirales, se précipite sur vous, ne fait qu'une seule blessure, d'où surgit une gouttelette de sang, suivie d'une ecchymose ressemblant à une pétéchie. A l'exception du Jéjin et du culex pipiens, tous ces éternels ennemis de l'espèce humaine sont armés d'un suçoir tellement résistant, qu'il perce le drap, la toile la plus forte et la plus serrée, le cuir mince, les gants et culottes de daim.

Il y a sur les côtes sud de la Havana, à Cien-Fuegos, San Juan de los Remedios, Sagua la Grande, Nuevitas, Santa-Cruz, Jibarra et Baracoa, des fermes que l'on est forcé d'abandonner pendant trois mois de l'année, car les hommes et les bestiaux ne peuvent résister aux atteintes de ces avides et insatiables parasites.

J'ai vu grand nombre d'animaux des races ovine, bovine et chevaline, avoir les yeux dans un état épouvantable, par suite de leurs piqûres. La même chose arrive aux hommes et surtout à ceux doués d'une peau vulnérable. Je me suis souvent réveillé presque aveugle, les paupières érésypélateuses et ne pouvant être

soulevées par le mouvement volontaire de leurs muscles élévateurs. Quelquefois les piqûres sont si fortes, qu'il se manifeste autour d'elles une inflammation furonculeuse qui accomplit toutes ses périodes, y compris l'expulsion du bourbillon. Cet accident arrive chez les personnes à peau fine et surtout chez les enfants. Il y a eu pendant mon séjour à la Vera-Cruz une véritable épidémie de furoncles aux paupières qui n'avait pas d'autre cause. J'en ai des preuves irrécusables, puisque j'ai eu aussi ma part de furoncles aux paupières, après avoir tué les mosquites en flagrant délit de piqûres.

A la Havane, en 1851, une dame anglaise me fit appeler pour ses trois petites filles dont les paupières étaient tellement enflammées et gonflées, qu'il me fallut de certains efforts pour les écarter et reconnaître que l'œil était complétement sain : des lotions froides ammonicales et un purgatif firent disparaître tous ces symptômes.

Quelques jours après, je me rendis à bord du navire américain *Éva*, dont plusieurs matelots ayant couché sur le pont dans l'état d'ivresse, se réveillèrent le lendemain, les paupières et les joues tellement labourées par les piqûres des Jéjins, qu'ils étaient complétement aveugles.

Des applications d'eau sédative allongée, les guérirent en vingt-quatre heures.

Que d'Européens chassant sur les bords de la Gambie ou de la Magdeleine ne sont plus revenus chez eux à cause du même accident ! !

Utilisant mes voyages par la récolte d'objets d'hist

naturelle, je ne chassais jamais dans les passages infestés par les cousins, que les mains couvertes de gants en caoutchouc et la figure préservée par un masque en fil de laiton très serré. Il n'y a pas d'autre moyen de se garantir de leurs piqûres, à moins de s'enfumer comme les Lapons, au risque d'étouffer et de devenir aveugle ; encore ce moyen est-il complétement insuffisant dans les pays chauds. En remontant l'Orénoque, mon ami le Dr Dubreuil fut horriblement tourmenté par ces implacables ennemis, bien que l'on tint le pont du navire couvert de fumée.

J'ai fait préparer des onguents, des enduits, des lotions de toute espèce, sans le moindre résultat ; il reste, il est vrai, l'enduit de poix employé par les Lapons, mais comment tenir un fusil, saisir un insecte ou enlever la peau d'un oiseau avec des mains couvertes de brai liquide : le remède est pire que le mal.

Si l'on veut écrire, disséquer, faire quelques observations microscopiques, il n'y a qu'un seul moyen d'acquérir la tranquillité, c'est de préserver ses extrémités inférieures par des pantalons en crinoline à la mamelouk, des bottes en carton et les supérieures par le bruit que fait un nègre avec deux grands fouets en papier, dont il frappe l'air alternativement. Les médecins qui travaillent dans leur cabinet, étendus sur un fauteuil à la Voltaire, le ventre réchauffé par un bon feu, doivent avoir un peu d'indulgence et même un peu de pitié, pour les pionniers laborieux, qui défrichent le champ de la science, avec de pareils ennemis et de semblables précautions, sans l'espoir d'autre récompense, que celle

que leur offrent et leur propre conscience et l'estime de quelques confrères justes et éclairés.

J'ai supporté la faim, la soif, des chaleurs brûlantes, le vent pulvérulent du désert, mais je ne puis endurer l'irritation que donne la piqûre des mosquites, qui arrive à se convertir pour moi, en de véritables accès de fièvre ortilière. Je me suis accoutumé aux cris nocturnes des animaux du désert, au bruit du serpent à sonnettes aux glapissements incessants des chacals, mais je ne puis me familiariser avec le frôlement métallique acharné, d'un mosquito, qui m'agace et me met en fureur.

Pour calmer la douleur et la cuisson, je n'ai trouvé que deux moyens : le premier consiste dans des lotions avec l'acétate d'ammoniaque contenant une infusion concentrée de tabac chloroformisée ; le second est l'exposition de la partie à la chaleur active de la flamme de l'esprit-de-vin, d'un feu de bois sec ; quand il s'agit de quelques piqûres seulement, un charbon ardent ou le feu d'un bon cigarre suffit. Ce moyen m'a été suggéré par le fait suivant : En 1843, descendant le Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Dusseldorf, je mangeai une grande quantité de moules : dans la nuit, je fus pris d'une éruption ombiliquée confluente au dos, à la poitrine et au ventre : j'employai, sans résultat, des frictions, des onctions de toute nature ; la démangeaison ne faisait que s'accroître. Il me vint alors à l'idée de descendre près de la machine à vapeur et d'exposer mon dos à la chaleur du foyer de la chaudière ; au bout d'un quart d'heure, je ruisselais de sueur, et la démangeaison, de même que l'éruption, disparaissaient comme par enchante-

ment. Souvent l'œdème des paupières est tel, qu'il faut l'effort du doigt pour les soulever, et que l'on rencontre sur la conjonctive oculaire un chémosis séreux, qu'il est urgent d'évacuer, au moyen de quelques mouchetures pratiquées avec la pointe d'une lancette ou d'un kératotome: sans cela, l'on court le risque de voir apparaître une conjonctivite purulente.

OEstres. Taons.—Qui ne connaît cet insecte difforme, au vol sonore, qui, dans presque toutes les latitudes, tourmente les races bovine, ovine et chevaline. Le bruit de ses ailes, semblable à un bourdonnement sinistre, met en fuite ces animaux dès qu'il l'entendent, car ils savent que c'est un de leur plus cruels ennemis. C'est le taon que les Latins nommaient *Aziles* et que Virgile n'a pas oublié dans ses *Géorgiques*. Les Grecs lui donnèrent le nom d'*OEstrus*. Il en existe plusieurs variétés, mais deux seulement, déposent leur œufs dans les tissus, les autres ne les placent que dans les cavités et les orifices : ce sont l'*OEstrus bovis* de Fabricius, *OEstre cutané* de Réaumur, et celui que M. Raspail a, avec l'admirable esprit d'induction qui le caractérise, nommé *OEstrus hominis*, *Raspail*. Cette mouche suce pour se nourrir le sang des animaux, mais sa femelle, au moyen de la forte tarière tubulée qu'elle porte à l'anus, perce le cuir de l'animal pour y déposer ses œufs, qui y incubent, y éclosent sous forme de larves, et s'y nourrissent aux dépens des tissus, jusqu'à ce qu'elles se transforment en nymphes. Les ravages produits par ces larves seraient bien plus grands, si la nature prévoyante n'avait mis le remède à côté du mal : il existe en Amé-

rique, en Afrique et en Europe un oiseau nommé Piquebœuf, *Buphagus erythrorhyncha* *, qui se nourrit presque exclusivement de larves d'œstres, qu'il extrait du cuir de ces animaux, avec son bec fort et tranchant.

Qui empêche ce vilain insecte de percer aussi la peau humaine? M. Raspail répond à cette question en ces « termes : En tout ceci, on ne parle pas des hommes : « la médecine alors comme aujourd'hui, évitait avec « soin les analogies insultantes pour les hautes doctrines « de l'Ecole. Cependant, puisque les larves vivent de « plusieurs chairs, je ne vois pas pourquoi dans l'occa- « sion elles se feraient faute de la nôtre. »

Les observations modernes prouvent qu'elles ne s'en font pas faute.

M. De Humboldt a vu dans l'Amérique du Sud, des Indiens dont les membres, et surtout les parties grasses du corps, étaient couvertes de petites tumeurs qu'il présumait être produites par des larves d'insecte.

J'ai converti en certitude les présomptions de l'illustre voyageur prussien, en extrayant à Léon de los Aldamas, des paupières, des fesses, des seins, de l'abdomen, ces larves des tumeurs dans lesquelles elles préparaient leur métamorphose : c'étaient des vers apodes, dont l'orifice anal était pourvu d'un appendix, que l'on pourrait prendre pour une queue, tandis que ce n'est que l'appareil respiratoire de la larve : leur bouche était armée de deux crochets mandibulaires. Dépourvu de microscope, je ne pus voir si ces animaux étaient, com-

* *Buphagus erythrorhyncha*, Temmink. *Janagra erythrorhyncha*. Salt.

me ceux des œstres intestinaux, pourvus de poils. Les Indiens appellent la mouche qui fournit ces larves, *Mala Muger, Mala Donzella*, méchante femme, méchante fille. Elle attaque surtout ceux qui dorment en plein vent dans les environs des lagunes.

Les malheureux Français qu'une infâme tromperie, transporta en Amérique pour coloniser le Guazacolco, ne trouvèrent dans cet Eldorado tant vanté, que déception, misère, maladies, famine et la mort.

Parmi les fléaux de toute sorte qui les assaillirent, il faut mettre en première ligne les insectes parasites de toute espèce, car ils les trouvaient dans leur domaine classique, dans leur essence natale.

Celui qui leur occasionna le plus de tourment, fut un OEstre nocturne qui les piquait de préférence aux paupières, aux sourcils, et y déposait un œuf qui, par son développement, occasionnait un phlegmon, au milieu de la suppuration duquel se trouvait une larve, J'en ai vu plusieurs conservées dans de l'eau-de-vie, et l'on ne pouvait méconnaître qu'elles n'appartinssent à des OEstres, étant en tout semblables à celles extraites à Léon : c'est donc bien le cas de les nommer avec Raspail, *OEstrus hominis* ou *OEstrus Raspalii*.

Dès que les colons connurent la cause de ces tumeurs, ils s'empressèrent de les ouvrir, pour extraire avec une épingle crochue cette larve, avant son plus ample développement. Ceux qui s'apercevaient de la piqûre la scarifiaient, et y introduisaient du tabac mâché ou de la cendre de cigarre, remèdes que leur enseignèrent les Indiens du pays.

Dans les plaines de la Venezuela, et sur le bord des grands fleuves de ce pays, il existe un œstre, qui vous saigne en passant : vous sentez à la main, à la face, une piqûre et vous y portez la main, qui rencontre une goutte de sang. Mon ami le docteur Moreno m'a fait voir l'animal, et ses compatriotes m'ont confirmé ses habitudes. Je l'ai nommé *OEstrus sanguinarius*.

La Mouche rouge des Florides. Il existe dans les plaines sablonneuses des Florides, une petite mouche, ou plutôt un petit taon, qui a une prédilection toute spéciale pour s'attaquer aux yeux. Sa piqûre est extrêmement douloureuse, et fait immédiatement enfler la paupière. On la rencontre aussi dans quelques plaines sablonneuses de la Venezuela, à Coro et à Maracaïbo. Un jour, conversant dans mon cabinet,avec M. le comte Philippe Maria de Tovar, dont le père avait été l'hôte et le guide du baron de Humboldt dans les savanes de la Venezuela je me sentis vivement piqué à la paupière, et y portant rapidement la main je pris sur le fait mon assaillant : c'était une mouche, ou plutôt le taon des Florides : sa couleur était rouge vif, sa tête blanche et il était armé d'un suçoir excessivement résistant et affilé.

Au Brésil, dans plusieurs localités et tout près de Rio de Janeiro, j'ai fait la triste connaissance d'un œstre nommé *Borachudo*, que l'habile entomologiste, M. Truqui, consul sarde m'a dit être le *Simulium pertinax*, Perty.

Piqué par lui en plusieurs endroits de la face, chaque piqûre s'est convertie en une furoncle de très mauvaise

nature, rebelle et douloureux, ce qui arrive à la plupart des Européens non acclimatés.

Ichneumons. — Passionné dès mon enfance pour l'histoire naturelle, je cherchais avidement tout ce qui pouvait m'instruire et augmenter mes collections. M. Jurine, le célèbre chirurgien et naturaliste genevois, m'ayant conseillé d'élever les chenilles que je rencontrais, pour obtenir à la suite de leur diverses métamorphoses, des papillons bien conservés, quelle ne fut pas ma surprise de voir un jour éclater une énorme chenille du papillon du chou, et d'observer que de chaque crevasse sortait une infinité de petites larves qui le lendemain étaient converties en nymphes, d'où sortirent plus tard des petites mouches. J'écrivis à M. Jurine pour lui exprimer mon étonnement : pour unique réponse, il m'envoya un tome de Réaumur, où j'appris que tous ces phénomènes étaient produits, par un ichneumon qui, au moyen de sa longue tarière perçait le corps de la malheureuse chenille et y déposait ses œufs, qui eclosaient sous forme de larves et se nourrissaient aux dépens de l'animal, jusqu'à ce qu'ils l'eussent perforé de toute part pour en sortir.

Mais il y a loin du corps d'une chenille à celui d'un homme, cependant l'ichneumon ne le respecte pas : je ne pense pourtant pas avec M. Raspail, que trente larves d'ichneumon puissent déformer une face comme l'est celle de l'homme dont il donne la figure dans son ouvrage *.

* Raspail, ouvrage cité p. 279.

J'ai vu bien souvent aux paupières, des tumeurs qui devaient être le résultat de la piqûre d'un ichneumon, car elles renfermaient des larves analogues à celles que j'ai vu sortir depuis, si souvent du corps des chenilles du papillon du chou. Mais ceci est resté dans mon esprit pendant longtemps à l'état de doute, jusqu'au moment où un de mes amis, le docteur Bado, m'affirma que dans les plaines humides de Venezuela (llanos), les Indiens étaient piqués en diverses parties de leur corps, et surtout aux paupières, par un petit insecte dont il m'envoya le dessin et les larves, que je reconnus être un ichneumon, nommé par les gens du pays *Pullion*, et que je nomme *Ichneumon Pullio*, *nobis*.

Les individus piqués par le *Pullio*, n'éprouvent point de douleur au moment de la piqûre, qui est presque toujours faite la nuit, ou tout au moins pendant le sommeil dans les lieux sombres. Huit à dix jours après, il se manifeste dans le sourcil et dans la paupière, une petite tumeur ovoïde, indolente, qui peu à peu, prend de l'accroissement, s'enflamme et devient le siége d'une démangeaison très-désagréable, passant rapidement à une inflammation phlegmoneuse circonscrite : c'est l'époque d'éclosion de la larve. *Ya nace el Bicho* : déjà naît le ver, disent les gens du pays. L'abcès se forme, et alors on dit : le ver mange et forme sa demeure. En ouvrant l'abcès avec une lancette, on rencontre immédiatement la larve, que l'on extrait du premier coup avec une aiguille, ou mieux avec une épingle recourbée en forme de crochet.

Autant que je pus en juger après un séjour de six

semaines dans l'eau-de-vie, c'est une larve apode avec crochets mandibulaires, dont le corps est formée de sept ou huit anneaux rugueux sans appendice anal.

Les Indiens des plaines n'attendent point l'évolution de la larve ; aussitôt que la tumeur paraît, ils l'ouvrent avec la pointe d'un instrument aigu, et y introduisent de l'infusion concentrée de tabac dans de l'essence de térébenthine.

C'est sans aucun doute à des ichneumons de la côte d'Afrique qu'il faut attribuer les larves que j'ai trouvées dans les paupières de quelques nègres. Mon ami et camarade le général Soto, m'a raconté que dans la campagne du Sud, entreprise contre le traître Alvares, les soldats mexicains eurent beaucoup à souffrir des pouillons.

Abeilles et *Guêpes*. — L'abeille (*Apis Mellifera*, Linn.), insecte de la famille des sociétaires, vit dans toutes les latitudes et supporte les températures les plus opposées, depuis celle que l'on trouve au pied du Mont-Blanc, sur les cimes du Grand-Mulet, jusqu'à celles des régions équatoriales. Partout j'ai mangé du miel pris sur les lieux, tel que le miel blanc de Chamouny, qui est parfumé par les fleurs de l'arthemisia nivalis (Génépy), le miel safrané du Gatinais, le miel vert de Sphacterie et de Carabussa, enfin le miel rose des montagnes de l'Atlas, que le Kabyle hospitalier offre à son hôte dans une feuille de maïs.

L'abeille n'est pas un être offensif, mais défensif ; il tient à sa propriété, les utopies des socialistes n'ont pas pénétré jusqu'à lui ; il considère son travail comme sa

propriété et non comme un vol. Malheur à celui qui y attente, un aiguillon aigu distillant un fluide vénéneux, le frappe à l'instant et lui occasionne une vive et intolérable douleur.

Les enfants inquiets et curieux qui désirent voir de trop près le travail de la ruche, les chasseurs de miel de l'Amérique du Nord, guidés par les coucous indicateurs, les Guayros de l'île de Cuba, qui font la récolte de la cire sauvage, sont très-exposés à être piqués par les abeilles. J'ai vu un grand nombre de fois des accidents de cette nature, produire des cécités momentanées, car non-seulement les paupières, mais encore les conjonctives, deviennent le siége d'un œdème aigu qu'il est toujours prudent de dissiper par des scarifications.

M. Raspail pense que le venin des abeilles est acide et qu'il coagule le sang, et que c'est pour cette raison que l'ammoniaque est son antidote. Les piqûres d'abeilles sont communes : il est bien peu de praticiens qui n'en aient pas observé un grand nombre. Rarement elles sont suivies d'accidents graves ; j'ai cependant vu aux États-Unis un chasseur d'abeilles qui avait perdu les deux yeux, et un petit garçon qui perdit un œil : accidents occasionnés sans doute, soit par le grand nombre des piqûres, soit par le retard dans l'emploi des moyens curatifs.

L'ammoniaque, l'eau sédative, l'eau de Cologne avec de l'eau frappée de glace, sont les meilleurs moyens de calmer ces accidents ; il est souvent nécessaire de combattre par des mouchetures le chémosis

sereux de la conjonctive oculo-palpébrale. Aujourd'hui, grâce à la découverte de l'action du chloroforme, les chasseurs d'abeilles de l'Amérique du Nord, ne craignent plus leurs vengeances. Ils introduisent dans l'arbre creux ou dans le rocher qui leur sert d'asile, une éponge imbibée de chloroforme, et, plongée dans le sommeil, la colonie travailleuse et sociétaire ne se réveille que lorsqu'elle a été impunément dépouillée.

La piqûre des guêpes est plus grave, plus douloureuse ; on connaît des cas où elle a été mortelle.

Dans tous les pays, on est sujet à être blessé par les guêpes ; nulle part ces accidents ne sont aussi fréquents qu'à la Havane et dans les terres chaudes (*tierras calientes*) du Mexique, où les maisons sont infestées en certaines saisons par une grande guêpe qui perce les murs et les bois et se loge dans les trous des murs, pour y déposer sa larve qu'elle entoure de la quantité nécessaire de miel, pour sa nourriture, le tout protégé par un ciment de terre glaise et de feuilles broyées.

C'est la guêpe *maçonne* ou *charpentière* (*Vespa muraria*). Il est très-dangereux de venir l'interrompre dans son gynécée ; un aiguillon rapide comme la foudre frappe le curieux importun. J'ai vu à la Havane un grand nombre de personnes blessées par cet irascible insecte, qui se sépare des habitudes sociétaires auxquelles il appartient, pour travailler isolément à la propagation de son espèce.

La piqûre des guêpes est beaucoup plus douloureuse que celle des abeilles, parce que leur aiguillon est plus fort et qu'il injecte une plus grande quantité de liqueur

caustique. C'est pour cette raison aussi que les phénomènes inflammatoires sont plus rapides et plus intenses. J'ai vu il y a quelques années, en Suisse, mourir un jeune berger qui, ayant eu l'imprudence d'attaquer un essaim de guêpes, fut piqué à la face, à la langue et dans l'intérieur de la bouche, par un grand nombre d'elles. Sa figure, gonflée outre mesure, violacée, couverte de phlyctènes, ressemblait à celle d'un homme brûlé par un jet de vapeur. La gorge, enflée, œdémateuse, offrait tous les symptômes d'une asphyxie par empêchement mécanique ; il était trop tard pour tenter la trachéotomie.

J'ai pratiqué avec succès, il y a quelques années, cette opération pour une asphyxie imminente, suite de glossite, de cause inconnue, mais qui m'a paru être le résultat de la piqûre d'un insecte venimeux.

Dans tous les cas de piqûres de guêpe, il faut toujours rechercher si l'animal dans sa furieuse attaque, n'a pas laissé dans la piqûre une partie de son dard, ce que j'ai observé bien souvent.

Les moyens les plus propres à combattre les accidents produits par la blessure des guêpes, sont les lotions d'eau froide ou frappées de glace aiguisée avec l'acétate d'ammoniaque, et les onctions d'onguent napolitain double, mêlé au carbonate d'ammoniaque.

Souvent j'ai été forcé de recourir à la saignée générale, aux mouchetures locales, aux ventouses scarifiées sur la partie blessée, de même qu'aux débridements conjonctiviens. Appelé trop tard, j'ai eu le regret de voir plusieurs personnes perdre un œil et même les deux yeux.

Acare, puce pénétrante, chica, nigua. — Tels sont les noms divers que l'on donne à un petit insecte des pays chauds, très-commun aux Antilles, qui pénètre sous la peau, sous les ongles, et y dépose une grande quantité d'œufs, qui donnent naissance à une foule de larves vivant aux dépens des tissus environnants, et formant des plaies fistuleuses dans lesquelles elles restent jusqu'au moment où elles se métamorphosent en insecte complet prêt à continuer le travail de destruction propre à sa race.

Il était vraiment digne de M. Raspail de restituer à cet insecte sa véritable place dans la classification entomologique. Ce parasite n'a aucun caractère de la puce, et possède tous ceux des acares : seulement, comme caractère particulier à son espèce, ses deux pattes coudées et tranchantes lui servent, au moment où il a saisi les tissus avec ses deux crochets mandibulaires supérieurs, à les creuser pour s'introduire peu à peu dans la peau, qu'il ouvre de la même manière que les taupes forment les tranchées souterraines qui conduisent à leur magasin. L'on ne s'aperçoit point de ce travail ; ce n'est que lorsque l'insecte a préparé sa demeure que l'on éprouve une démangeaison assez vive, analogue à celle du *Culex pipiens*. Plus l'animal agrandit la sphère de son habitation, plus la démangeaison devient intolérable. La peau qui la recouvre s'enflamme, se boursoufle, et le boursouflement est en raison du développement que prend l'insecte, car le moment de sa ponte arrive, et de son abdomen sortent quelques centaines d'œufs, germes de sa future et nombreuse famille.

Alors, au centre des tissus amincis et enflammés, se présente une tache noire très douloureuse, c'est la chique.

C'est à mon cocher nègre que je dois ma première leçon de diagnostic, ou, pour être plus vrai, le redressement de mon diagnostic. Ralp Oven, second du brick norwégien *Emma*, venant échanger à la Havane ses planches de pin contre du sucre, se présenta à moi, avec une tumeur au centre de la paupière inferieure gauche ; cela me parut être un petit abcès fluctuant, ayant un centre noir ; je m'apprêtais à l'ouvrir, lorsque mon nègre qui devait tenir la tête du patient, se mit à faire avec les yeux et la tête des contorsions extraordinaires pour appeler mon attention.

Je l'interpelai alors, et il me répondit : *Maître, cela n'est pas tumeur, c'est toute petite bête, c'est nigua.* J'avais beau regarder, je ne voyais qu'une tumeur, mais le nègre obstiné et sûr de sa bête, m'assura qu'il me la mettrait dans la main, si je voulais bien lui permettre de la sortir. C'était piquer ma curiosité ; je lui permis d'expérimenter, ce qu'il fit de la manière suivante : avec une épingle recourbée, il déchaussa avec précaution le corps noir qui occupait le centre de la tumeur, puis, le traversant de part en part et faisant un mouvement de bascule, il sortit de toutes pièces la nigua qui avait acquis le volume d'une punaise ordinaire, avec un abdomen très-rond et très-distendu. Je la mis sur une plaque de verre où, à l'œil nu, je vis un acare à ventre rayé, semi-transparent, et énormément distendu. Je l'ouvris avec une aiguille à cataracte

de Saunders, et il en sortit une énorme quantité d'œufs, ressemblant à ceux de la mouche à viande, mais plus petits. En en voyant une si grande quantité, il est facile d'expliquer les énormes dégâts et les transformations de tissus, que la présence des larves qui en éclosent, opèrent sur les membres et sur les pieds surtout des malheureux nègres qui en sont atteints.

C'est la seule nigua que j'aie vue dans les paupières. J'ai rapporté ailleurs le cas d'une ophtalmie entretenue par une nigua, observation empruntée à un recueil de médecine *. Mon ami le Dr Faria en a vu plusieurs. Mais aujourd'hui que j'ai vu l'animal en question, je pense que c'était une tique et non pas un acare comme on l'a cru alors.

Le meilleur moyen de se débarrasser des niguas, partout où elles se trouvent, consiste à ouvrir leurs petites cavernes et à y introduire de l'essence de térébenthine aiguisée avec quelques gouttes d'huile essentielle de tabac.

La Tique américaine, le *Pou des bois*, *Garapatte des colonies*, *Pinollilo*, n'est point, j'en demande pardon à M. Raspail, le même insecte que l'acare connu sous le nom de *Pulex pénétrans;* il pourra s'en convaincre lui-même en examinant avec soin les spécimens divers que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Les tiques ne pénètrent pas dans les tissus, elles y enfoncent seulement leurs crochets mandibulaires pour

* Carron du Villards, ouvrage cité, etc., t. I, p. 279.

se maintenir solidement pendant que leur appareil aspirateur fait arriver le sang dans leur estomac.

J'ai vu en Amérique une grande variété de tiques : celles des Antilles diffèrent beaucoup de celles du Mexique. Dans ce dernier pays, elles s'attachent plus particulièrement à l'homme. En préparant un grand nombre de quadrupèdes, je me suis convaincu que chaque espèce portait son parasite spécial.

Dans l'État de la Vera-Crux, à certaines époques de de l'année, il est impossible d'aller herboriser, recueillir des insectes ou chasser ; chaque arbrisseau que vous heurtez, chaque branche de futaie qui vous fouette le corps ou la face, vous couvrent à l'instant même d'une pluie de petites tiques, que l'on nomme dans le pays *Pinolliiios ;* elles s'attachent à vous, vous implantent leur mandibules et sucent votre sang, non sans occasionner une démangeaison insupportable. Si vous ne vous débarrassez pas à l'instant de ces obstinés parasites, en peu de temps, ils acquièrent un grand développement.

A plusieurs reprises, j'ai vu des chasseurs dont les paupières, le grand angle de l'œil étaient garnis de ces tiques remplies de sang ; on dirait un chapelet de tumeurs sanguines. La première que je vis était implantée à la caroncule lacrymale et avait le volume d'un gros pois chiche. Je l'aurais facilement prise pour une tumeur polypeuse, si un médecin du pays ne l'eût immédiatement reconnu pour un garapate. Il m'apprit que l'on en rencontrait souvent dans le conduit auditif des enfants, où ils occasionnaient des otorrhées

que beaucoup de médecins européens avaient cru être entretenues par des polypes, qui n'étaient autres que des garapates (tiques) remplis de sang.

La tique, une fois accrochée aux tissus, ne lâche prise que lorsqu'elle est suffisament repue et qu'elle veut changer de place. Ce petit animal peut supporter des tractions extraordinaires sans démordre ; en augmentant les efforts on court risque de faire rompre les crochets mandibulaires qui restent dans les tissus et y occasionnent de petits abcés.

Mais la résistance de l'animal ne va pas jusqu'à endurer la brûlure. Les natifs n'ont pas de plus prompt moyen de s'en débarrasser que de les toucher avec leur cigare allumé ou avec une epingle chauffée. Pour moi, je les enlevais de même, avec une pince à pansement chauflée.

Quand on a affaire à des nuées de pinollilos, on n'a d'autre ressource que celle de frotter les parties envahies par elles avec du tabac à chiquer, infusé dans du rhum commun.

Pou du pubis, Pediculus ferox pubis. Morpions.—Cet ignoble animal, enseigne de malpropreté et de fréquentations peu élevées, quitte souvent les parties génitales, son domicile habituel, pour aller faire des excursions sur la face où il se niche dans la barbe, les sourcils et les cils. Les nègres sont fort sujets à abriter ce parasite ; comme eux, il est pourvu d'une peau noire, ce qui lui donne une physionomie toute spéciale, d'autant plus remarquable qu'il est trois fois plus gros que son homonyme blanc.

Déjà Celse avait parlé de la phthiriase des sourcils et des paupières: j'en ai signalé plusieurs cas remarquables dans mon *Guide pratique** et qui se présentaient sous forme de blépharites ulcéreuses et sycoïdes.

En revenant de Sierra Leone à Liberia, le docteur Kiel, mon secrétaire, ayant passé la nuit sur le pont du navire, où dormaient une série de noirs, citoyens de la république Libérienne, eut tous les cils garnis de ces hôtes aussi dégoûtants qu'incommodes. Il était tourmenté par une démangeaison très-vive, et ne la voyant pas finir malgré des lavages répétés, il me pria d'examiner ses yeux, où je vis au milieu des cils une série des parasites africains sus-nommés; je lui conseillai d'appliquer une onction d'onguent citrin, ce qui tua à l'instant cette repoussante vermine.

Les gordiens, dragonneaux, vers de Médine, vers de Guinée. — J'ai séparé les gordiens des filaires, quoiqu'en réalité ils appartiennent à la même famille, parce que l'un ne vit que dans les tissus cutanés et l'autre sous la conjonctive ou dans les chambres de l'œil. Le premier est le *Gordius Medinensis*, Linn., le ***Filaria Medinensis Rudolphi;*** l'autre est le ***Filaria Papillosa.*** Le premier est blanc, le second rouge. Le gordien peut acquérir la longueur de plusieurs pieds; la filaire n'excède jamais trente lignes.

Comme je l'ai dit plus haut, le vrai gordien ne se trouve que sous la peau. En Amérique et en Afrique, je l'ai vu siéger au grand angle de l'œil et simuler, à s'y

* Carron du Villards, ouvrage cité.

méprendre, une tumeur lacrymale ulcérée. J'ai surtout noté un cas observé à Mezquines, sur un Arabe de l'intérieur et qui me fut montré par le docteur Formento, fixé dans cette ville.

Le Jeune, Daniel Lecler, Pechellini, Wandalent, Garmaan, Guersin, Bajon, Nordmann, Geischeidt, Guyon, rapportent une foule de faits analogues, que j'ai d'ailleurs consignés dans mon *Guide pratique.*

J'ai souvent rencontré des filaria papillosa chez les chevaux africains, mais je ne l'ai observé que deux fois chez l'homme, à Puerto-Principe, et chez une négresse Bossale récemment arrivée de Guinée. Dans les deux cas, j'avais pris dans le principe le ver pour une veine variqueuse de la conjonctive, mais le lendemain, l'ayant trouvée changée de place et deux jours après revenue à son gite primitif, j'augurai qu'il s'agissait d'un entozoaire à extraire, ce que je fis au moyen d'une légère incision à la conjonctive, qui, mettant l'animal à nu, me permit de l'extraire avec une pince à pupille artificielle. C'était un filaria papillosa couleur de sang, ayant la longueur de 28 à 30 lignes. Placé dans l'eau, il rampait lentement, attendu que les crochets de la pince l'avaient blessé dans l'action de le saisir. Dépourvu de microscope, je ne pus en faire un examen sérieux, et désirant l'envoyer à M. Robin, à Paris, je le plaçai dans de l'eau chloroformisée selon la formule de Bouchardat, mais il ne tarda pas à se décomposer.

Je conçois qu'en Afrique et dans quelques parties de l'Asie, les filaires puissent déterminer des ophthalmies graves et rebelles. Cela s'observe surtout dans la race

chevaline, et M. Tassy, vétérinaire en premier de la garde municipale de Paris, a publié l'histoire d'une ophthalmie entozoïque * observée sur des chevaux.

Contre ce genre d'entozoaires il n'y a pas d'autres moyens de guérir que leur extraction. Cependant, si l'on s'en rapportait à l'observation consignée par M. Alessi dans le *Bulletin thérapeutique*, tome XXXI, page 314, on pourrait espérer de les faire mourir par l'action combinée du calomel et de la santonine.

Comme on le voit, je n'ai point parlé du *Filaria oculi humani*, ni du *Monostoma lentis*, ni du *Distoma oculi humani* du cristallin, parce que je ne les ai jamais ni vus ni observés, dans plus de deux cents cristallins cataractés que j'ai soumis à l'action des meilleurs microscopes.

Il en est de même des *Cysterques cellulosœ* et de l'*Echinococus* de l'homme, que je n'ai jamais rencontrés dans trente-quatre ans de pratique.

Les scorpions. — Tous les scorpions sont plus ou moins venimeux, selon les latitudes sous lesquelles ils vivent. Le grand scorpion d'Afrique, ceux de Durango, font des piqûres mortelles. A la Havane, ils occasionnent des accidents graves mais rarement mortels. Dans cette île j'ai noté un symptôme qui suit constamment leur piqûre et que je n'ai vu consigné dans aucun livre, c'est l'engourdissement de la langue.

M. le docteur le Riverend, de la Havane, piqué deux fois de suite par un scorpion introduit dans sa chemise,

* Rognetta, *Annales de thérapeutique*, janvier 1848, p. 393.

éprouva ce symptôme d'une manière frappante : on eût dit un commencement d'une paralysie de la langue ou d'une glossite.

Je n'ai vu qu'une seule personne piquée à l'œil par un scorpion, c'était un mulâtre qui s'était endormi dans des décombres et qui, sentant un animal courir sur sa figure, y porta la main. L'animal, irrité, le piqua au doigt et à la paupière inférieure. En quelques minutes, toute la face fut envahie par une enflure érésipélateuse accompagnée de vomissements et de défaillances. Le malade pouvait à peine parler; il lui semblait avoir la langue aussi tuméfiée que la figure. Il y avait deux heures que l'accident était arrivé lorsque je le vis. Je lui prescrivis une saignée du bras et fis couvrir toute la face avec une onction mercurielle ammoniacale. Les douleurs cessèrent presque immédiatement, mais l'enflure et l'embarras de la langue persistèrent deux ou trois jours.

C'est, dans les pays hantés par les scorpions, une croyance vulgaire enracinée, que le meilleur remède contre la morsure du scorpion est une huile dans laquelle on fait macérer un certain nombre de ces animaux. Mais rien ne justifie la réputation de ce remède, qui ne la doit qu'au corps gras qui sert d'excipient aux scorpions.

L'ammoniaque étendue, l'eau de Luce, l'acétate d'ammoniaque sont les seules substances sur l'action desquelles on doive compter. Les applications froides, la pommade mercurielle ammoniacale, sont utiles pour combattre le gonflement érésipélateux de la peau.

Les araignées. Les araignées se trouvent sur toute la surface du globe ; elles hantent toutes les latitudes, et partout elles sont un objet de terreur et de dégoût. Souvent ce dernier sentiment est porté au point de donner des convulsions.

Voici un fait singulier.

Chaque année l'astronome Lalande venait passer les vacances à Bourg-en-Bresse, chez mon grand-père Thomas Riboud, président de la cour royale de Lyon, et chaque année les jeunes filles de la maison s'empressaient de lui offrir pour son dessert quelques grosses araignées,renfermées dans un compotier en verre. Forfanterie ou perversion de goût, n'importe, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en avalait une demi-douzaine les unes après les autres. M. Raspail prétend qu'il avait soin de les écraser d'un coup de dent avant de les avaler, ce qui est difficile. Il vaut mieux admettre que c'étaient des araignées sans venin, car s'il avait eu affaire aux araignées venimeuses de la Sardaigne, du Mexique ou de l'Inde, il est probable que l'illustre Bressan eût été piqué plus d'une fois.

Il existe au Mexique une grosse araignée que l'on nomme *Capulina*, parce qu'elle a le ventre gros, rouge et reluisant comme un fruit très-commun dans le pays, que l'on nomme *Capulino*, provenant du *Melia Azedarac Mexicana*. Cette araignée pique souvent les enfants, qui en meurent très-promptement, car la morsure est suivie d'une large eschare gangréneuse. A l'hôpital ophthalmique temporaire que la ville de Puebla avait établi pendant mon sejour, nous vîmes, le doc-

teur Tettamanzi et moi, mourir sous nos yeux un enfant d'un an, à la suite de la gangrène de la paupière produite par cette venimeuse araignee. Le père de l'enfant apportait avec lui l'insecte qu'il avait pris suspendu à la paupière du petit malheureux. Il est hors de doute que ceux qui seraient piqués aux yeux par l'araignée de Sardaigne nommée *Bargia*, courraient la chance de perdre cet organe, car elle détermine des accidents graves souvent suivis de la mort. *

Le docteur E. de Montmahon vit un homme qui, ayant été piqué à la paupière, fut atteint d'accidents graves qui l'enlevèrent en vingt-quatre heures. Au Mexique, il y a une araignée velue et noire que l'on nomme *Tarentule*, mais c'est une tarentule monstre qui ne fait pas, comme dans la Pouille, danser ceux qui en sont piqués. Cette araignée, qui a souvent le volume d'un crabe de terre, provoque chez ceux qui en sont mordus des sueurs qui vont jusqu'à produire des défaillances. Les médecins mexicains ont profité de la connaissance de cette propriété pour faire préparer une teinture de tarentule qui jouit de la réputation méritée d'être excessivement sudorifique. En examinant au microscope un sirop antisyphilitique brévété par le gouvernement mexicain, j'y ai trouvé des poils et différentes particules appartenant à la tarentule du Mexique.

Les différentes espèces de fourmis. Comme les arai-

* En Corse on la nomme *Malmignatte*. M. Couro, médecin corse, a fait dans sa thèse une étude toute particulière de cette araignée; elle appartient au genre Latrodecte.

gnées, les fourmis se rencontrent sur toute la surface du globe ; partout elles portent le même esprit de travail de société et de destruction. La fourmi ne pique pas, mais elle mord vivement avec ses deux crochets mandibulaires, si fortement enfoncés dans les tissus qu'il est difficile de les lui faire lâcher. L'Europe n'a pas trop à se plaindre des fourmis, à part quelques piqûres que font les fourmis rouges aux bûcherons. Mais en Amérique ou en Afrique, c'est tout autre chose ; non seulement elles s'attachent aux choses, mais aux hommes. La *grande fourmi rouge du Sénégal*, la *fourmi héliophobe*, *fourmi blanche*, le *Termes destructeur* de *Geer*, le *Termes fatale* de Linnée justifient toutes ces diverses appellations, car elles ont horreur de la lumière et ne procèdent que de nuit à leur œuvre de dévastation. Malheur au pauvre noir qui se sera endormi à leur portée : elles détruisent tout ce qu'elles rencontrent, percent les bois les plus forts, au point que dans l'Inde et les Antilles, on double les coffres et les armoires en fer blanc pour les mettre à l'abri de leurs atteintes. On met les pieds des tables et des commodes dans des vases remplis d'eau pour empêcher leur ascension.

J'ai vu un malheureux nègre abandonné vingt-quatre heures dans un bois, à la suite d'une fracture comminutive des deux jambes, et qui avait les paupières à demi dévorées par ces insectes enragés. Si l'on n'avait pas le soin d'isoler les enfants nouveau-nés et de les visiter plusieurs fois par nuit, ils auraient le même sort.

Outre la morsure, la fourmi a une humeur âcre corrosive qui monte aux yeux et y provoque une violente

inflammation. Aux faits rapportés par divers auteurs, j'ajouterai le suivant :

Les fourmis avaient envahi une maison à la Havane, extramuros : dans leur travaux de sape souterraine, elles avaient soulevé les dalles en marbre d'une salle à manger; un maçon chargé de réparer leurs dégâts et de détruire leur repaire, à l'instant où il soulevait une énorme dalle qui recouvrait leur quartier général, reçut une bouffée de vapeur acide qui l'aveugla presque et lui produisit une violante conjonctivite, dont il se debarrassa promptement en se lavant, d'après mon conseil, avec de l'acétate d'ammoniaque allongé d'eau. Je pense que l'eau sédative aurait produit le même effet.

Dans l'île de Cuba, pour se préserver des morsures des fourmis blanches, les nègres qui travaillent aux champs, s'enduisent les jambes avec de l'huile de *Manati* (*Phoca vitulina*) ou avec la graisse du serpent Maja (*Coluber epicrates*), espèce de boa inoffensif, très-commun dans l'île de Cuba.

Quant à moi, je préserve mes tables à collection en plaçant sur chaque pied deux gros fils de cuivre et de zinc placés à un pouce de distance l'un de l'autre et dont les bouts tordus se correspondent. Cette petite pile sèche, basée sur le système du physicien Bailly, fonctionne admirablement : c'est un spectacle vraiment curieux de voir tomber avec un mouvement convulsif chaque fourmi qui place les pattes sur le cercle magnétique qui embrasse le pied de la table.

Dans l'île de Puerto-Rico, il y a une fourmi à tête de bœuf (*Termes bucephalus nobis*) qui est excessivement

féroce et qui mangerait les yeux des enfants nouveau-nés, si l'on ne prenait la précaution de suspendre les berceaux.

Les scarabées nocturnes, *Blattes*, *ravets*. — Il existe dans quelques contrées de l'Europe et de l'Amérique un petit insecte nocturne appartenant à la famille des cerfs-volants (*Lucanus*). Mais c'est un lucane moins gros qu'un charançon (*Curculio vulgaris*), qui vole étourdiment à l'entrée de la nuit et vient se heurter contre les yeux, où il abandonne presque toujours ses deux petites cornes qui restent implantées soit dans la cornée, soit dans la conjonctive : elles sont si ténues, qu'elles paraissent une de ces particules de fer qui s'échappent sous l'action du marteau frappant à froid un morceau de fer sur l'enclume. A plusieurs reprises je les ai prises pour telles, et ce n'est qu'après avoir examiné avec soin ces parcelles avec une forte loupe, que je reconnus leur essence animale sans connaître encore quelle était leur origine. Mais un jour ce petit coléoptère était resté pris dans les plis falciformes de la conjonctive, et ayant laissé en même temps ses cornes dans la cornée, il me fut facile de reconnaître qu'elles lui appartenaient; dès lors, je fus fixé sur la nature de l'accident, ses causes et sa provenance.

La Blatte, que l'on nomme aussi *Ravet*, *Cancrela*, est, de même que la fourmi, une des plaies des pays équatoriaux et intertropicaux. Cet insecte nocturne salit, détruit, infecte tout ce qu'il touche. Omnivore, il s'attache à tout : à bord des navires, il ronge la nuit les cors et les durillons des pieds : il nettoie les os aussi

bien que la fourmi, et j'ai souvent mis à profit son habileté pour la préparation de petits squelettes. Il lui arrive souvent de s'attaquer aux petits enfants qui ont les yeux chassieux, et j'en ai vu souvent avec des pertes de substance du bord tarsal produites par les morsures des blattes.

Les sangsues. — Ces annelides, dont il existe une si grande variété, sont aussi répandus sur tout le globe que les araignées. Les personnes qui ont voyagé en Afrique, en Egypte, dans quelques contrées de l'Amérique centrale, savent combien il est dangereux de se désaltérer à des fleuves, à des rivières, à des eaux stagnantes; on est presque sûr d'avaler de petites sangsues, qui s'attachent à la gorge, pénètrent souvent dans l'estomac, et déterminent des hématémèses traumatiques qui deviendraient graves, si l'on en méconnaissait la cause.

L'illustre et toujours regrettable baron Larrey, dans son histoire chirurgicale, nous fait connaître combien cet accident fut fréquent dans la mémorable campagne d'Egypte. M. Guyon a signalé les mêmes faits en Algérie, et pour mon compte, je les ai souvent observés en Afrique, où je ne buvais mon eau que filtrée dans un petit sac de crin, ad hoc.

Je me suis toujours élevé contre la routinière habitude d'appliquer les sangsues autour des yeux. Elles fluxionnent plus souvent qu'elles ne débarrassent les yeux. Ne vidant les vaisseaux qu'en aspirant, elles ont le grand désavantage d'attirer le sang sous les surfaces où on les applique; par leur piqûre et la nature de

l'instrument qui la produit, elles déterminent des ecchymoses qui s'entourent d'un cercle inflammatoire souvent très-étendu. C'est surtout chez les enfants que ces accidents sont le plus notables et souvent suivis d'une petite escharre gangréneuse. Si de bonnes sangsues peuvent produire des effets aussi nuisibles, qu'en sera-t-il de celles qui vivent dans des marais putrides? Au Mexique, on n'a que très-peu de sangsues d'Europe, on emploie donc forcément celles du pays : il faut en appliquer un très grand nombre pour produire un effet suffisant. Leurs morsures occasionnent souvent des accidents graves, parfois mortels, ainsi que l'on peut s'en convaincre en parcourant le *Bulletin de l'académie de médecine de Mexico*. Elles provoquent surtout une éruption cutanée analogue à l'urticaire, qui est fréquemment accompagnée d'accidents cérébraux formidables.

J'ai vu chez un enfant de trois ans la gangrène d'une paupière produite par ces annelides.

A la Havane, les personnes qui se baignent dans le Zanea sont piquées par de petites sangsues blanches qui s'attachent à la peau avec beaucoup de force. J'ai vu plusieurs baigneurs avoir de ces petits annelides fixé à la caroncule lacrymale et aux paupières. Il faut, pour leur faire lâcher prise, les frotter avec de la salive imprégnée de tabac mâché.

Les *Scolopendres*, *cent-pieds*, *mille-pieds* (*scolopendra morsitans*), pullulent dans les pays chauds; les maisons basses et humides en sont infestées. Si le mille-pieds d'Europe inspire le dégoût et la crainte, qu'en sera-t-il

de ce hideux animal des pays chauds, qui atteint huit à dix pouces de longueur, qui rampe le long de vos rideaux, qui s'insinue dans vos habits et vous mord avec une véhémence, expliquée par ses énormes pince mandibulaires, qui entrent profondément dans les chairs? Cette morsure est excessivement douloureuse et suivie d'un gonflement intense.

Une fille de couleur à mon service faillit perdre le doigt à la suite d'une morsure d'un énorme mille-pieds. Un Français, établi à la Havane et grand amateur d'horticulture, fut mordu à la paupière par une scolopendre qui y resta un moment suspendue par ses crochets; en moins de dix minutes toute la face fut envahie par un fort érysipèle phlycténoïde, dont la gravité me fit pratiquer une saignée d'urgence; puis recourvant la face de compresses enduites d'onguent napolitain double, je me retirai. Il n'y avait pas deux heures que j'avais laissé le malade, que l'on vint me chercher en toute hâte, en me disant que son col enflait extraordinairement, et qu'il avait peine à respirer. Je me rendis aussitôt chez lui et fis pratiquer une nouvelle saignée qui soulagea le malade, auquel je fis prendre en même temps de l'eau de Luce étendue.

Là se terminèrent tous les accidents, mais dans la convalescence, il y eut une complète exfoliation de la peau de la face.

Que l'on vienne dire maintenant que les scolopendres ne sont pas venimeuses. Leur mauvaise réputation est depuis longtemps établie, car le père Lacuna, dont j'ai déjà cité les naïfs commentaires dans sa traduction

...scorides, dit n'avoir *jamais vu un animal aussi petit, avoir tant de pieds et être si venimeux.*

Les scolopendres de Maracaïbo sont formidables, elles atteignent 20 et 22 pouces de longueur. J'en ai envoyé plusieurs specimen aux musées de Turin et de Lisbonne. Deux de ces reptiles renfermés dans une caisse avec une gros rat, le tuent en quelques instants.

Je crois que si, au moment de la morsure de la scolopendre, l'on pouvait immédiatement appliquer de l'huile ammoniacale, on neutraliserait les effets du venin.

Les chenilles processionnaires. — On nomme ainsi les chenilles d'un papillon du genre *Bombyx* nommé par Réaumur *Bombyx processianaria*, tom. II, page 179, parce que ces chenilles sociétaires vivent et travaillent à un gynécée commun, et qu'elles sortent de leur atelier en ordre très-régulier de procession, avec un ensemble admirable. Mais il faut se contenter de les admirer ainsi que leurs cocons, sans les toucher, car chenilles et cocons sont revêtus de poils fins, durs, qui pénètrent dans les tissus et y occasionnent une démangeaison aussi vive que celle que produit la piqûre des mosquites et marringouins. Le même accident arrivent à ceux qui, en taillant les arbres, ébranlent les nids, qui sont entourés des mêmes piquants.

Les processionnaires dont je viens de parler appartiennent à l'Europe, les accidents que ces chenilles produisent y sont rares. Mais dans l'Amérique il existe, au sud surtout, des chenilles qui, sans pouvoir être classées parmi les processionnaires, sont cependant pour-

vues de poils piquants, mais encore chaque poil sécrète un fluide transparent, dont la causticité égale celle du lait des euphorbiacées les plus actives, celui du mancenillier et du Palo Mulato.

J'ai vu plusieurs personnes qui avaient les paupières recouvertes d'un érésypèle phlycténoïde intense, souvent suivi de taches gangreneuses pour avoir été touchées par ces diaboliques chenilles.

Monsieur le chevalier de B*** peintre distingué fixé au Brésil, porte sur le front et la paupière une cicatrice très-marquée, produite par le passage d'une de ces chenilles sur les tissus.

Aussitôt après l'accident les natifs de la Vénézuéla frottent la partie attaquée avec un morceau de cire vierge, convenablement ramollie, qui arrache les piquants: après ils appliquent des feuilles de tabac frais, souvent renouvellées. Quand ces moyens sont insuffisants, il faut procéder comme dans les cas d'érésypèles phlyctenoïdes.

Médusaires. Medusariæ (Actinoz.) — Qui croirait que cette petite vessie en forme de nacelle, tantôt bleue, tantôt versicolore, appartenant au dernier échelon des êtres vivants, et que l'on voit dans les mers des pays chauds, flotter autour des navires, comme des bulles de savon, porte avec elle une humeur très-caustique.

J'avais pris une médusaire et l'examinais sans précaution, ignorant le danger, lorsque le capitaine du navire, me dit : lavez-vous bien vite avec de l'eau amoniacale, sans cela, vos doigts vont être couverts d'ampoules, aussi douloureuses que celles produites par les orties.

Je suivis le conseil, mais cela frappa mon imagination, et me fit faire quelques recherches bibliographiques et je trouvai que Goldfe, Peron, Dicqmare avaient signalé les accidents produits par le contact des médusaires, et que l'illustre Spallanzani ayant reçu dans l'œil une goutte du liquide sécrété par une médusaire à oreilles (*Medusaria aurita*) éprouva une douleur brûlante qui dura vingt-quatre heures. Dicqmare a noté que ce liquide produit sur la peau une pustule ombiliquée : aussi dans certains pays, la nomme-t-on la orde mer.

Je crois que les lotions huileuses conviendraient, car la partie caustique des médusaires doit provenir sans aucun doute du phosphore, qu'elles contiennent en si grande quantité, qu'une médusaire exprimée par moi dans un litre de lait lui communiqua une phosphorescence telle qu'à trois pieds je pouvais compter les numéros des secondes de mon chronomètre de poche.

Me voilà arrivé à la fin de mon travail, le navire aussi entre dans la rade, et je prie les lecteurs des *Annales d'oculistique* qui auront la patience et l'indulgence de lire ce travail, de se rappeler que je me fais vieux, que la vieillesse est verbeuse et que surtout je leur offre ce faible tribut pour l'anniversaire de ma trente-quatrième année de doctorat.

A bord du *Solent*, le 1er septembre 1854.

QUELQUES NOUVEAUX FAITS D'INSECTES ET AUTRES ANIMAUX VIVANTS QUI ATTAQUENT L'ŒIL ET SES ANNEXES.

Si chaque pays a ses endémies (que l'on me permette ce mot), il a aussi ses animaux nuisibles et particuliers à son sol et à son climat. Lorsque j'ai écrit la première partie du mémoire qui traite de la question des animaux nuisibles à l'œil, je n'avais encore fait qu'un court séjour dans l'île de Puerto-Rico, et ne connaissais point encore les animaux qui font le sujet de cette note. Les uns ont été découverts par moi, les autres m'ont été indiqués par les gens du pays. Quelques espèces ont été signalées à mon attention par M. le comte Vialis de Fontbel, qui a pendant longtemps exercé la médecine dans les Antilles.

J'entre donc en matière par l'histoire de deux nouveaux sarcoptes qui s'attachent aux paupières et y exercent de nombreux ravages. Le premier n'occupe que les bords libres des paupières, où il creuse dans la région des bulbes ciliaires de petites excavations dont le premier effet est la chute des cils; cette chute est accompagnée d'une démangeaison insupportable. Puis les petites cavités s'ulcèrent à leur surface et se convertissent en petits clapiers infundibuliformes d'où l'on voit sourdre une matière épaisse, collante, qui, en se desséchant, forme des croûtes adhérentes comme dans les *Sycosis marginalis palpebræ*. Cette maladie résiste à

tous les collyres, à toutes les pommades, excepté à l'onguent napolitain étendu à plusieurs reprises sur les paupières, au moment du coucher, et que l'on conserve toute la nuit.

Ce petit insecte que l'on nomme à Saint-Domingue et à Puerto-Rico, *Azuro*, est de la même grosseur que l'*Acarus scabiei humanæ*, tel que l'a figuré le savant micrographe Raspail, avec la différence qu'il est rouge et que les pattes de devant sont armées de crochets comme certaine araignée du genre des *Phrynés*. Au reste, étant dépourvu de microscope, je n'ai pu l'examiner qu'avec une forte lentille. Je pense lui donner le nom d'*Acarus Viallisii*, par reconnaissance pour la personne qui me l'a fait connaître.

Un autre acare, mais bien plus grand et plus vigoureux, exerce ses ravages sur le bord des paupières des bœufs et des chevaux, dans l'île de Puerto-Rico, et y détermine des ulcérations indurées, que l'on dirait cancéreuses, mais qui guérissent promptement par l'usage de l'onguent mercuriel. Je lui donnerai le nom d'*Acarus palpebralis equinus*; mais les palfreniers et les gardeurs de troupeaux, sont souvent atteints de ce parasite, qu'ils ramassent en soignant les animaux. J'en ai envoyé un spécimen de chaque espèce en Europe, afin d'en obtenir une spécification plus exacte.

L'autre acare, qui a aussi pris élection de domicile dans les paupières, est bien connu des habitants de Puerto-Rico sous le nom d'*Arador*, car il trace sous la peau des paupières des sillons tortueux, racinés, que l'on distingue à l'œil nu, et qui ne ressemblent pas mal aux

vergetures que l'on rencontre sur le sein et le bas-ventre de quelques femmes qui ont beaucoup nourri ou enfanté. Ce petit parasite occasionne des démangeaisons fort vives, et ne disparaît que par des frictions réitérées avec l'onguent citrin. Cet acare est en tout pareil à celui du cheval, mais il est bien plus petit et moins brun. Les femmes du pays savent l'extraire avec une grande habilité au moyen d'une petite aiguille crochue.

Il existe dans l'île de Puerto-Rico une grande araignée très-redoutée des hommes et des animaux. Sa morsure entraîne non-seulement des accidents généraux très-graves et communs à toutes les arachnides venimeuses, mais elle produit toujours une inflammation phlegmoneuse locale, qui se résout très-difficilement et se termine par une forme lipomateuse. C'est l'*Araignée sauteuse*, dite dans le pays *Guaba;* elle a quelquefois plusieurs pouces de long, des crochets mandibulaires énormes et des jambes de devant pédipalpes. C'est sans contredit un arachnide pédipalpe du genre *Phryné*. Je la nommerai *Phrynea Guaba*, jusqu'à ce que le célèbre entomologiste Guérin de Meneville, à qui je l'ai adressée, me condamne à lui donner un autre baptême. J'ai vu plusieurs personnes atteintes de tumeurs produites par leur piqûre. Une d'entre elles avait été mordue à l'œil, et la paupière était comme éléphantiasique. L'individu atteint de cette difformité ne voulut point s'en laisser opérer, car c'est un préjugé enraciné dans le pays, de regarder comme mortelles toutes les opérations faites sur les hommes et les animaux pour enlever les tumeurs produites par la

morsure du *Guaba*. J'ai, du reste, de cette tumeur un dessin au daguerréotype, que je publierai plus tard.

Dans la première édition de ce mémoire, j'ai signalé les accidents oculaires produits en Europe par un petit *Lucane nocturne* qui n'agit que comme corps étranger; mais à l'île de Puerto-Rico, il existe un coléoptère de la même famille, qui voltige en grand nombre sur les grandes routes bordées de fossés remplis d'eau. Cet animal est une véritable peste, pour ceux qui se promènent à cheval à la nuit tombante, car non-seulement il agit comme corps étranger, mais encore son corps sécréte une matière aussi ardente que la teinture de cantharides la plus concentrée. Sa présence donne lieu à des douleurs brûlantes, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par ma propre expérience.

Une jeune dame, que j'accompagnais à cheval, en ayant reçu un dans chaque œil, fut obligée de se jeter à bas de sa monture pour se laver les yeux dans une mare boueuse qui heureueement se trouvait là. L'insecte est un petit lucane ayant deux lignes de long; son corselet et ses élytres sont bruns, sa tête noire, armée de deux petites pinces, comme celle des cerfs-volants d'Europe. Quand on l'écrase entre les doigts, il exhale une odeur cantharidée : je le nommerai *Lucanus Urens*.

Je ne suis que depuis quelques jours à Vénézuéla, et déjà je puis signaler un insecte qui transporte sur les paupières le pollen du maïs au moment de sa fécondation. Cet animal, qui appartient à la famille des *Dyptères*, genre des *Ichneumons*, va déposer ses œufs dans

les fleurs du maïs; et quand il s'établit sur le bord des paupières des hommes et des animaux, pour en sucer les mucosités dont il est très-friand, il y depose avec sa trompe du pollen de maïs, qui occasionne des ophthalmies palpébrales très-rebelles. M. le docteur D. L. de Beauperthuis de Cumana, ancien voyageur du Musée d'histoire naturelle de Paris, à la bonté de qui je dois ces détails, m'enverra l'insecte et le pollen du maïs. En attendant, je puis dire que ce naturaliste distingué a examiné ce pollen au microscope, et qu'il l'a trouvé composé de petites roues à dents crochues, qui, une fois fixées à la conjonctive oculo-palpébrale s'en détachent difficilement, ce qui explique la ténacité des ophthalmies qui sont entretenues par son adhérence aux tissus.

Il est presque probable que je ferai d'autres découvertes qui, comme celle-ci, viendront élargir les cadres de la pathologie animée.

Rio de Janeiro
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE FRÉDÉRIC ARFVEDSON
11, plaçe de la Carioca.